OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51112/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51112/fragment/page=0006

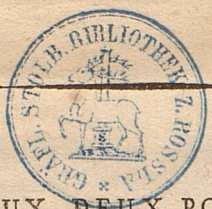
OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek
Technische Information
Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

NOUS avons réuni sous le titre de *Dictionnaire philosophique* les questions sur l'Encyclopédie, le dictionnaire philosophique réimprimé sous le titre de la raison par alphabet, un dictionnaire manuscrit intitulé l'opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* insérés dans l'Encyclopédie; enfin plusieurs articles destinés pour le dictionnaire de l'académie française.

On y a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de classer dans quelqu'une des divisions de cette collection.

On trouvera nécessairement ici quelques répétitions : ce qui ne doit pas surprendre, puisque nous réunissons des morceaux destinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées autant qu'il a été possible de le faire sans altérer ou mutiler le texte.

INTRODUCTION

Aux queſtions ſur l'Encyclopédie, par des amateurs. (*)

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propoſent ici que des queſtions, & ne demandent que des éclairciſſemens; ils ſe déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent ſurtout de ce qu'ils avancent; ils reſpectent ce qu'ils doivent reſpecter; ils ſoumettent leur raiſon dans toutes les choſes qui ſont au-deſſus de leur raiſon, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eſt un monument qui honore la France: auſſi fut-elle perſécutée dès qu'elle fut entrepriſe. Le diſcours préliminaire qui la précède était un veſtibule d'une ordonnance magnifique & ſage qui annonçait le palais des ſciences; mais il avertiſſait la jalouſie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la baſſe littérature ſe déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

(*) Voyez l'avertiſſement des Éditeurs.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité ; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immenſe qui eſt de vingt-deux volumes *in-folio* ; on l'a contrefait en Italie ; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays ; on le contrefait chez les Suiſſes : & les additions dont on le charge ſont ſans doute entièrement oppoſées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France ; des français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un haſard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux

siècles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire : car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles ; ils ne voulaient point être connus, & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes ; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques jéſuites, qui étaient

en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même temps que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choiſir entre ces deux extrêmes : on les rejeta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais : on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, (*) ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulsionnaire, se chargea, au nom de ses confrères, de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'État. Cet homme avoit joué quelque temps sur le théâtre des marionnettes de St Médard, & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis St Leu & St Gilles, en présence de cent convulsionnaires : ce fut cet homme qui se porta pour délateur ; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux, des bateleurs de St Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice : le premier tome est plein de renvois aux derniers ; donc c'est dans les derniers que sera tout le*

(*) *Abraham Chaumeix.*

venin. Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de *la Sagesse* de *Charon*, de la savante histoire composée par le sage de *Thou*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître-d'école, & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus

d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie.

AVERTISSEMENT

DE LA COLLECTION INTITULÉE:

L'OPINION EN ALPHABET. (*)

Quos oportet redargui : qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ : il faut fermer la bouche à ceux qui renverſent toutes les familles, enſeignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enſeigner. (épître de *St Paul* à *Tite*, chap. I, v. 11.)

Cet alphabet eſt extrait des ouvrages les plus eſtimés qui ne ſont pas communément à la portée du grand nombre ; & ſi l'auteur ne cite pas toujours les ſources où il a puiſé, comme étant aſſez connues des doctes, il ne doit pas être ſoupçonné de vouloir ſe faire honneur du travail d'autrui, puiſqu'il garde lui-même l'anonyme, ſuivant cette parole de l'évangile : Que votre main gauche ne ſache point ce que fait votre droite. (*a*)

(*) Voyez l'avertiſſement des Éditeurs.

(*a*) *Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

A.

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César du Marsais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre & dont l'éloge se trouve à la tête du septième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'État encourager les talens dans l'indigence, & demander le secret. (*) *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'État; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné leur propre bien, & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet* autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point,

(*) M. le duc de *Choiseul*.

ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre *A* qui a été si bien traitée par feu M. *du Marsais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o*, dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ploierait*, &c.; la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai*? nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lorsqu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage dément continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *Français* dans la conversation et dans les discours publics: mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles s'était introduite parmi nous, les poëtes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits*; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une

pièce de vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue:

Quel spectacle d'effroi! grand Dieu, si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous *François premier*, *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait:

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois*;
Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *St. François*. Il faut du temps pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois*; & si vous prononciez *je croyois*, en fesant sentir les deux *o*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas aussi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare?

Vous enseignez la langue française à un étranger: il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'odroyais*, *j'employais*;

il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce & de variété à faire ſuccéder une diphthongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera: Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous orthographiez d'une façon, & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme: telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer: c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher*? & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon* ſe prononcent en français *pan* & *Lan*? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x*, parce qu'ils ne la prononcent plus; que les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment

devinerai-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois* comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois?* En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodièque manent vestigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé: plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a; la distance qu'il y a entr'eux;* est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage, en disant simplement *la distance*, *la différence entr'eux?* à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas surtout éviter le concours de deux *a*? *il va à Paris*, *il a Antoine en aversion*. Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens*, *& de là à Arques*.

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achoppement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire:

Muove ſi il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolce luogo ove ha ſua eta fornita.

L'*Arioſte* a dit:

Non ſa quel che ſia Amor:
Dovera fortuna alla chriſtiana fede.
Tanto girà che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſède une infinité de terminaiſons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue françaiſe eſt encore en cela plus circonſpecte & plus ſévère que le latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Arma amens capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Ægeo.

Homère, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & surtout des A; les finesses de l'art n'étaient pas encore connues de son temps, & *Homère* était au-dessus de ces finesses: mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'*Art poétique*.

La lettre A chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première: les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres: de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha*; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha & oméga* signifièrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une mystérieuse démence.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique: jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit: *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g* étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres, & un acrostiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, ou ALPHABET.

Si M. *du Marsais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *A B*, & *A B* ne signifie rien, ou tout au plus il indique deux sons; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha*; l'un est le premier, l'autre le second; & on ne sait pas pourquoi.

Or, comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences? La connaissance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées, n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire: ceux qui possèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre si cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne sais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois, (*a*) que cette nation s'est toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liste des caractères de sa langue; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien*: nous n'avons

(*a*) Ier vol. de. l'hist. de la Chine de *Duhalde*.

ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. *Sénèque le philosophe* se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé ; & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur : c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce, & leur alphabet commode chez d'autres qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appela *la toison d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espère qu'ils secoueront le joug, grâce à l'impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable (je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingts mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cents

soixante & seize fois plus savante, & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite & de gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à peu près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus fléxible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier: c'étaient des *Shasiroth*, des *Asiaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaïm*, des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire

enfuire notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères ; mais ils ſe garderaient bien de la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athènes en uſa avec les matelots de Caphthor, venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraïm, qui eſt l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres ſacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiècles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à ſiffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte ; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque eſpèce a ſa langue. Celle des Eſquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans disent d'eux-mêmes ; *ha*, *he* quand ils voient un objet qui les frappe ; *hi hi* quand ils pleurent ; *hu hu*, *hou hou* quand ils se moquent ; *aie* quand on les frappe ; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en* : ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien ; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire, *je serais venu, ma mère, avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à*

la renverse ; & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c. ; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Chaldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature ; que celui qui exprimait *ange* était angélique ; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie : point d'opération magique sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs ; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des

mystères,

mystères, & souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jeova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

St Clément d'Alexandrie rapporte (*b*) que *Moïse* fit mourir sur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui soufflant ce nom dans l'oreille; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. *St Clément* d'Alexandrie est exact, il cite son auteur, c'est le savant *Artapan*; & qui pourra récuser le témoignage d'*Artapan*?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'article même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit surtout expressément: (*c*) « Si en invoquant DIEU, » ou en jurant par lui, on le nomme le Dieu » d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera par » ces noms, des choses dont la nature & la » force sont telles, que les démons se soumet- » tent à ceux qui les prononcent; mais si on » le nomme d'un autre nom, comme *Dieu de* » *la mer bruyante*, *Dieu supplantateur*, ces » noms seront sans vertu: le nom d'*Israël* » traduit en grec ne pourra rien opérer; mais » prononcez-le en hébreu, avec les autres » mots requis, vous opérerez la conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarqua-

(*b*) Stromates ou Tapisseries, liv. I.
(*c*) *Orig.* contre *Celse*, n°. 202.

bles : « Il y a des noms qui ont naturellement de » la vertu, tels que sont ceux dont se servent » les sages parmi les Egyptiens, les mages en » Perse, les brachmanes dans l'Inde. Ce qu'on » nomme *magie* n'est pas un art vain & chi- » mérique, ainsi que le prétendent les stoïciens » & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui » d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres » créés ; mais ils appartiennent à une théologie » mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; » de-là vient la vertu de ces noms quand on » les arrange & qu'on les prononce selon les » règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique, qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION I.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab* qui veut dire père. Les docteurs juifs

prenaient ce titre par orgueil ; c'eſt pourquoi JESUS diſait à ſes diſciples : (*a*) N'appelez perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui eſt dans les cieux.

Quoique *St Jérôme* ſe ſoit fort emporté contre les moines de ſon temps (*b*), qui, malgré la défenſe du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le ſixième concile de Paris (*c*) décide que ſi les abbés ſont des pères ſpirituels, & s'ils engendrent au Seigneur des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément *St Benoît* qui, l'an 529, fonda ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en ſageſſe & en diſcrétion, & ſi grave, ſi claire à l'égard du diſcours & du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape *St Grégoire* (*d*), qui ne manque pas de faire mention du privilége ſingulier dont DIEU daigna gratifier ce ſaint fondateur : c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de St Benoît*.

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne

(*a*) *Matth.* ch. 23, v. 9.

(*b*) Liv. II ſur l'Epît. aux Galat.

(*c*) Liv. I, ch. 37.

(*d*) Dialog. liv. II, ch. 8.

s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le salut de ses disciples. En conséquence, le samedi 21 mars 543, veille du dimanche de la passion, qui fut le jour de sa mort, deux moines, dont l'un était dans le monastère, l'autre en était éloigné, eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient, depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait, qui leur demanda pour qui était ce chemin ? Ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est, ajouta-t-il, par où *Benoît*, le bien-aimé de DIEU, est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré, s'étendit bientôt dans d'autres États, dont les souverains se laissaient persuader (*e*) qu'il ne s'agissait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami, & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes, les crimes les plus énormes par des donations en faveur des églises. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Gestes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de St Denis près Paris (*f*), que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU, & qu'un saint hermite nommé *Jean*, qui demeurait sur les côtes de la mer d'Italie, vit son ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna ; que *St Denis* avait tout à coup paru dans

(*e*) *Mezerai*, tome I, pag 225.
(*f*) Ch. 47.

un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits, & arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles Martel au contraire fut damné en corps & en ame pour avoir donné des abbayes en récompense à ses capitaines, qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbesses, & possédèrent des abbayes de filles. Un saint évêque de Lyon, nommé *Eucher*, étant en oraison, fut ravi en esprit, & mené par un ange en enfer où il vit *Charles Martel*, & apprit de l'ange que les saints dont ce prince avait dépouillé les églises, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. *St Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface*, évêque de Mayence, & à *Fulrad*, archichapelain de *Pepin le bref*, en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles Martel*, & de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y trouva qu'un gros serpent qui en sortit avec une fumée puante.

Boniface (g) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* & à *Carloman* toutes ces circonstances de la damnation de leur père; & *Louis* de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens ecclésiastiques, les évêques de l'assemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible histoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes

(g) *Mezerai*, tome I, pag. 331.

de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

St Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation que tous ceux qui recevraient l'habit de sa main seraient sauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Cassin le titre de chef de tous les monastères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monastique s'est répandue du sein de *Benoît* comme d'une source de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monastère du mont Cassin la prééminence de pouvoir & de gloire sur tous les monastères qui sont ou qui seront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Pascal II, dans une bulle de l'an 1113, adressée à l'abbé du mont Cassin, s'exprime en ces termes : Nous décernons que vous, ainsi que tous vos successeurs, comme supérieur à tous les abbés, vous ayez séance dans toute assemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Aussi l'abbé de Cluni ayant osé se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin ; celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé cardinal*, qu'il obtint depuis de *Calixte II*, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape *Jean XX*, en 1326, accorda même

à l'abbé du mont Cassin le titre d'évêque dont il fit les fonctions jusqu'en 1367 ; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule simplement dans les actes : *Patriarche de la sainte religion, abbé du saint monastère de Cassin, chancelier & grand-chapelain de l'empire romain, abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, chancelier & collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour & de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin, dans une maison spacieuse où tous les passans, depuis le pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes qui sont quelquefois au nombre de trois cents. *St Ignace*, en 1538, y reçut l'hospitalité ; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommée l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut : ce qui fait dire à un dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre *Moïse* & un autre législateur, il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jésuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaisance que *St Benoît*, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de *St Martin* ermite, qui lui céda la place dont il était

en possession, & se retira au mont Marsique proche de Carniole ; au contraire, le bénédictin *Ambroise Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jésuites à l'ordre de *St Benoît*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à *St Basile*, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi ; mais, comme nous le verrons à l'article *quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été : quant au clergé séculier, voici comme en parlait *St Cyprien* dès le troisième siècle (*h*). Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres, & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim ; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi (*i*) : Nous voulons connaître les devoirs des ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui leur est permis, & qu'ils ne nous demandent que ce que nous devons

(*h*) *De lapsis.*

(*i*) *Capit. interrog.* pag. 478, tome VII, *conc.* pag. 1184.

accorder. Nous les prions de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, & en quoi l'on peut distinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent; si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les armes, & ne sont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté le monde, qui ne cesse tous les jours d'augmenter ses biens par toutes sortes de moyens, en promettant le paradis & menaçant de l'enfer, & employant le nom de DIEU ou de quelque saint pour persuader aux simples de se dépouiller de leurs biens, & en priver leurs héritiers légitimes, qui par-là réduits à la pauvreté se croient ensuite les crimes permis, comme le larcin & le pillage. Si c'est avoir quitté le monde que de suivre la passion d'acquérir jusqu'à corrompre par argent de faux témoins pour avoir le bien d'autrui, & de chercher des avoués & des prévôts cruels, intéressés & sans crainte de DIEU?

Enfin, l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritême* dit à ses confrères: Vous, Messieurs les abbés, qui êtes des ignorans & ennemis de la science du salut; qui passez les journées entières dans les plaisirs impudiques, dans l'ivrognerie & dans le jeu; qui vous attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à DIEU & à votre fondateur *St Benoît*?

Le même abbé ne laisse pas de prétendre que de droit (*k*) la troisième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de *St Benoît*, & que s'il ne l'a pas, c'est qu'on

(*k*) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, pag. 31.

la lui a volée. Il est si pauvre, ajoute-t-il, pour le présent, qu'il n'a plus que cent millions d'or de revenu. *Tritéme* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts ; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion, que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'hérésie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* & *François I*, le roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur *Grégori*, qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin (*l*) : Le bon père s'imagine que nous sommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

Ceux qui fuient le monde sont sages ; ceux qui se consacrent à DIEU sont respectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines

(*l*) Transactions philosophiques.

en Égypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se fesait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Église. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son abba, son abbé, quoiqu'il soit dit dans l'évangile : *N'appelez personne votre père*.

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables : il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de *St Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile* ; ils furent par-tout riches : ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *St Benoît* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St Grégoire le grand* assure dans ses dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilége spécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont

(*m*) Liv. II, chap. 8.

Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Pascal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la sainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots : « Les abbés » princes de Kemptem, Elvangen, Eudertl, » Murbach, Bergleſgaden, Vissembourg, » Prum, Stablo, Corvey, & les autres abbés » qui ne sont pas princes, jouissent ensemble » d'environ neuf cents mille florins de revenu, » qui font deux millions cinquante mille livres » de votre France au cours de ce jour. De là » je conclus que JESUS-CHRIST n'était pas si » à son aise qu'eux. »

Je lui répondis : « Monsieur, vous m'avouerez » que les Français sont plus pieux que les » Allemands dans la proportion de quatre & » seize quarante-unièmes à l'unité : car nos » seuls bénéfices consistoriaux de moines, » c'est-à-dire, ceux qui payent des annates au » pape, se montent à neuf millions de rente, » à quarante-neuf livres dix sous le marc avec » le remède; & neuf millions sont à deux millions cinquante mille livres comme un est à » quatre & seize quarante-unièmes. De là je » conclus qu'ils ne sont pas assez riches, &

» qu'il faudrait qu'ils en euſſent dix fois da-
» vantage. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Il me répliqua par cette courte lettre :
« Mon cher monſieur, je ne vous entends
» point ; vous trouvez ſans doute avec moi
» que neuf millions de votre monnaie ſont un
» peu trop pour ceux qui font vœu de pau-
» vreté ; & vous ſouhaitez qu'ils en aient
» quatre-vingt-dix ! je vous ſupplie de vouloir
» bien m'expliquer cette énigme. »

J'eus l'honneur de lui répondre ſur le champ :
« Mon cher monſieur, il y avait autrefois
» un jeune homme à qui on propoſait d'épou-
» ſer une femme de ſoixante ans, qui lui
» donnerait tout ſon bien par teſtament : il
» répondit qu'elle n'était pas aſſez vieille. »
L'allemand entendit mon énigme.

Il faut ſavoir qu'en 1575 (*n*) on propoſa dans le conſeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commendes ſéculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de ſa cour & de ſon armée : mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St Louis ; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile : il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louis XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St Denis. Avant ſon règne les ſéculiers poſſédaient des béné-

(*n*) *Chopin*, *de ſacrâ politiâ*, lib. VI.

fices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues-Capet* n'était riche que par ses abbayes, & on l'appelait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer* quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste Marie de Laon* pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

ABBÉ.

Ou allez-vous, monsieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père? Si vous le devenez, vous rendez service à l'État; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes, monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient avec

le temps des choſes différentes. L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres : mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis deux cents, quatre cents mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment de gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déjà dit ! il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres ſans vêtement & ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui diſent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne ſerons-nous pas princes ? les évêques le ſont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis, ils ſe ſont élevés ; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, Meſſieurs, envahiſſez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de ſuperſtition, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux : tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte à la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenait. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante

tante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières* : ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété cette invention : il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon* qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi ; il en sait plus que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature* ; il a examiné ses abeilles pendant vingt années : il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui présidents aux ouvrages ; il les a vus, il les a dessinés, & il

renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſérail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le ſyſtème le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes, ſur ſon bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſaim qui ſortait de la mère ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſaims entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

(1) Les ouvrières ne ſont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines ſont les ſeules qui pondent. Des naturaliſtes ont dit avoir obſervé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre lorſqu'ils ſont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourquoi les ouvrières ſouffrent dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature* où l'on retrouve une partie de cet article. (Volume de Phyſique.)

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son temps. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hasard à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les beliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le belier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit État; il ne s'éloigne jamais de son férail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à *Salomon*, *qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre & qui sont plus sages que les sages: les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois voyage par troupes; le lézard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui pa-

raiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point ſur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très-utile: mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre: en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſſèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent;

Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel ;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſaim
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairèrent ;
Ils ſont tous déſabuſés ;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſpèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aiſe dans une grande & puiſſante ruche ſans beaucoup de vices. Nul royaume, nul État, dit-il, ne peuvent fleurir ſans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de ſoie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation eſt réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaiſes ſeront anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie, l'émulation ceſſe ; on retombe dans l'ignorance & dans la groſſiéreté.

Il s'emporte juſqu'à dire que les crimes mêmes ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne légiſlation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au

geolier qui le garde, au juge qui le condamne & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il eſt très-vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION I.

Nous ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux uſages : car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des temps, abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats où

ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate, le Jourdain & le Nil ; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(*a*) « *Tharé* vécut soixante & dix ans, & » engendra *Abraham*, *Nacor* & *Aran*.

(*b*) » Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq » ans, mourut à Haran. »

Le Seigneur dit à *Abraham* : (*c*) « Sortez » de votre pays, de votre famille, de la maison » de votre père, & venez dans la terre que » je vous montrerai, & je vous rendrai père » d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cents cinq, & *Abraham* étant sorti de la Chaldée immédiatement après la mort de son père, il avait juste cent trente-cinq ans lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à peu près le sentiment de *St Etienne* (*d*) dans son discours aux Juifs ; mais la Genèse dit aussi :

(*e*) « *Abraham* avait soixante & quinze ans » lorsqu'il sortit de Haran. »

(*a*) Genèse, ch. XI, v. 26.

(*b*) *Ibid*, v. 32.

(*c*) *Ibid*. ch. XII, vers. 1.

(*d*) Actes des apôtres, ch. VII.

(*e*) Genèse, ch. XII, v. 4.

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham* ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & ſeulement de ſoixante & quinze ? *St Jérôme* & *St Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. Dom *Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problème, croit dénouer aiſément le nœud, en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèſe le nomme le premier, & par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante & dixième année de ſon père, & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époque, dans ces anciens temps, qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante & dix ſyſtèmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Écriture : ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham* qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtèmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier ? la réſignation.

L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la

la chronologie, ni la physique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'*Isaac*: *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. Dom *Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les temps & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham*, fils de *Tharé* idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'Église excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara*: *Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grâce.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi, puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon

d'Egypte. En effet, ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar, dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs*, *de brebis*, *d'ânes & d'ânesses*, *de chameaux*, *de chevaux*, *de serviteurs & servantes*. Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable, pour avoir, en si peu de temps, inventé les arts & toutes les sciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puisqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable, que trois cents ans auparavant, c'est-à-dire, cent

années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Asiatiques avaient bâti, dans les plaines de Sennaar, une tour qui devait aller jusqu'aux cieux. *St Jérôme*, dans son commentaire sur *Isaïe*, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorsque DIEU descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus hautes que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or, quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce qu'on peut remarquer à propos d'*Abraham* touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Chaldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*: & l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisième sura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des temps très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & mépriſés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident ; (f) je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite (g) *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

(f) Genèse, ch. XIII, v. 14 & 15.

(g) *Ibid.* ch. XV, v. 18.

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps ?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. (*h*) *Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.*

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'Eglise substituée à la synagogue est la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine, mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise du temps du pape *Urbain II*, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien testament comme une figure du nouveau, tout est accompli ou le sera, & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome ; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de

(*h*) *Ibid.*

bœufs & de moutons, *un roi de Perse*, *un roi de Pont*, *le roi de Babylone*, *& le roi des nations*; & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas qui est à plus de cents mille de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible: on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon* qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samson* qui tue seul mille philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fournissent même de pareils exemples. Trois cents spartiates arrêtèrent un moment l'armée de *Xerxès* au pas des Thermopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient soutenus par une armée de dix mille grecs distribués dans des postes avantageux, au milieu des rochers d'Ossa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtemps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents spartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en se défendant plus à découvert contre l'armée persane qui les tailla tous en pièces. Aussi dans le monument érigé depuis

sur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, est celle de cinquante suisses qui mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Termopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impossible qu'ils eussent à faire à cent mille perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire. . . . Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

SECTION II.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme

(*i*) En 1315.

Thaut chez les Egyptiens, le premier *Zoroaſtre* dans la Perſe, *Hercule* en Grèce, *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane, car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le St Eſprit, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'*Abraham* par *Iſmaël*; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'*Iſmaël* a été infiniment plus favoriſée de DIEU que la race de *Jacob*. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs juifs. Les deſcendans de *Jacob* ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu; & les deſcendans *d'Iſmaël* ont conquis une partie de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaſte que celui des Romains, & ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations ſi différentes. On nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait ſa vie à faire de petites idoles de terre: il n'eſt guère vraiſemblable que le fils de ce potier ſoit allé fonder la

Mecque à quatre cents lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Haran après la mort de son père *Tharé* le potier: mais la même Genèse dit aussi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à soixante & dix ans, ce *Tharé* vécut jusqu'à deux cents cinq ans, & ensuite qu'*Abraham* partit d'Haran: ce qui semble dire que ce fut après la mort de son père.

Ou l'auteur sait bien mal disposer une narration, ou il est clair par la Genèse même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile, aussi pierreuse que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem est éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues: il faut passer des déserts pour y arriver: mais DIEU voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays mon-

rageux de Sichem que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis : est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme *Sara*, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara*, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham*, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même men-

ſonge qu'en Egypte : il donna ſa femme pour ſa ſœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes. On peut dire que cet *Abraham* devint fort riche du chef de ſa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour juſtifier la conduite d'*Abraham* & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils ſont tous compoſés par des eſprits fins & délicats, excellens métaphyſiciens, gens ſans préjugés, & point du tout pédans.

Au reſte, ce nom *Bram*, *Abram* était fameux dans l'Inde & dans la Perſe : pluſieurs doctes prétendent même que c'était le même légiſlateur que les Grecs appelèrent *Zoroaſtre*. D'autres diſent que c'était le *Brama* des Indiens : ce qui n'eſt pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raiſonnable à beaucoup de ſavans, c'eſt que cet *Abraham* était chaldéen ou perſan : les Juifs dans la ſuite des temps ſe vantèrent d'en être deſcendus, comme les Francs deſcendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il eſt conſtant que la nation juive était une horde très moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux juſqu'au nom d'Iſraël, lequel eſt chaldéen, ſuivant le témoignage même du juif *Flavien Joſephe*. On ſait qu'elle prit juſqu'aux noms des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'*Abraham* ou d'*Ibrahim* que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus, était appelée *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits : ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si long-temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien *Josephe* avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être

ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Fréret.*)

SECTION III.

Il ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été seulement connu des Juifs; il est révéré dans toute l'Asie & jusqu'au fond des Indes. Ce nom qui signifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé*, & les Arabes disent que ce *Tharé* était son aieul, & qu'*Azar* était son père: en quoi ils ont été suivi par plusieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions sur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde, & je n'en hasarderai pas une quarante-troisième; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne: mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait; & quand le livre qui parle d'*Abraham* ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en existerait pas moins: les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés & des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel

moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fausses dates?

Philon le juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'Idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, & toutes étaient paisiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. *Laban*, le beau père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade voisine eût ses dieux, & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Écriture dit que le dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Canaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénies. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le sens mystique, comment toutes les nations pouvaient être bénies dans une semence dont elles ne descendaient pas; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promesses, la famille d'*Abraham* fut

affligée de la famine, & alla en Egypte pour avoir du blé : c'eſt une deſtinée ſingulière que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que preſſés par la faim ; car *Jacob* y envoya depuis ſes enfans pour la même cauſe.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Saraï* ſa femme, âgée de ſoixante & cinq ans ; elle était très-belle, & *Abraham* craignait que les Egyptiens, frappés de ſes charmes, ne le tuaſſent pour jouir de cette rare beauté : il lui propoſa de paſſer ſeulement pour ſa ſœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la molleſſe ont affaiblie depuis ; c'eſt le ſentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'*Hélène* avait ſoixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce que *Abraham* avait prévu arriva ; la jeuneſſe égyptienne trouva ſa femme charmante malgré ſes ſoixante & cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans ſon ſérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes : mais le ſeigneur frappa le roi & tout ſon ſérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi ſut que cette beauté dangereuſe était la femme d'*Abraham* ; mais enfin il le ſut & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Saraï* fut inaltérable : car vingt-cinq ans après, étant groſſe à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec ſon mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimélec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore paſſer pour ſa ſœur. Le roi phénicien fut auſſi ſenſible que le roi d'Egypte : DIEU apparut en ſonge à cet *Abimélec*, & le mena-

ça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de *Saraï* était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventutes était probablement la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul iota de leur loi qu'ils ne crussent ; mais l'historique n'exigeait pas le même respect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais qui admettaient les lois de *St Edouard*, & qui ne croyaient pas tous absolument que *St Edouard* guérît des écrouelles ; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéissant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaisseau tiré au rivage par la ceinture d'une vestale, de la pierre coupée par un rasoir, &c. Voilà pourquoi *Josephe* l'historien, très-attaché à son culte, laisse à ses lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte ; voilà pourquoi il était très-permis aux saducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il soit si souvent parlé des anges dans l'ancien testament ; mais il n'était pas permis à ces saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abstinences prescrites.

Cette partie de l'histoire d'*Abraham*, c'est-à-dire, ses voyages chez les rois d'Egypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive existait dans une seule famille, qu'il y avait déjà des lois, puisque sans elles un grand royaume ne peut subsister ; que par conséquent la

la loi de *Moïse*, qui est postérieure, ne peut être la première. Il n'est pas nécessaire qu'une loi soit la plus ancienne de toutes pour être divine, & DIEU est sans doute le maître des temps. Il est vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raison que DIEU ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais s'il est prouvé qu'il se soit conduit autrement, ce n'est pas à nous à l'interroger.

Le reste de l'histoire d'*Abraham* est sujet à de grandes difficultés. DIEU qui lui apparaît souvent, & qui fait avec lui plusieurs traités, lui envoya un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir *Sara* qui avait cuit le pain. L'un de ces anges que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara* qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années, (*) se mit à rire de la promesse: preuve qu'elle avouait sa décrépitude; preuve que selon l'Ecriture même la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue grosse, charme l'année suivante le roi *Abimélec* comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une

(*) Il devait même avoir alors cent quarante-trois ans, suivant quelques interprètes. *Voyez* la première section.

espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie : quelque parti qu'on prenne, on sera encore très-embarrassé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promesse que DIEU fait à *Abraham* de l'investir lui & sa postérité de toute la terre de Canaan que jamais ce chaldéen ne posséda : c'est-là une de ces difficultés qu'il est impossible de résoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait naître *Isaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centénaire, il ait ensuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU semble faire voir que dans le temps où cette histoire fut écrite, les sacrifices de victimes humaines étaient en usage chez les Juifs comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoins le vœu de *Jephté*. Mais on peut dire que l'obéissance d'*Abraham*, prêt de sacrifier son fils au Dieu qui le lui avait donné, est une allégorie de la résignation que l'homme doit aux ordres de l'être suprême.

Il y a surtout une remarque bien importante à faire sur l'histoire de ce patriarche regardé comme le père des juifs & des Arabes. Ses principaux enfans sont *Isaac*, né de sa femme par une faveur miraculeuse de la Providence, & *Ismaël* né de sa servante. C'est dans *Isaac* qu'est bénie la race de ce patriarche, & cependant *Isaac* n'est le père que d'une

nation malheureuse & méprisable, long-temps esclave & plus long-temps dispersée. *Ismaël* au contraire est le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puissans & des plus étendus de l'univers.

Les musulmans ont une grande vénération pour *Abraham* qu'ils appellent *Ibrahim*. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui pensent que son tombeau est à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens persans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroastre*. Il lui est arrivé la même chose qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais par le texte de l'Ecriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Palestine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un sépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonstances de sa vie, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Isaac*, il se fit circoncrire lui & son fils *Ismaël* & tous ses serviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il est difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper son prépuce à cent ans?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres seuls d'Egypte étaient anciennement distingués

par cette coutume. C'était un usage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Asie, que les plus saints personnages présentassent leur membre viril à baiser aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en procession en Egypte le phallum qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque chose de noble & de sacré, comme un symbole de la puissance divine ; on jurait par elles ; & lorsque l'on faisait un serment à quelqu'un, on mettait la main à ses *testicules ;* c'est peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent ensuite leur nom, qui signifie *témoins*, parce qu'autrefois ils servaient ainsi de témoignage & de gage. Quand *Abraham* envoya son serviteur demander *Rebecca* pour son fils *Isaac*, le serviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuisse*.

On voit par là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'est pas plus étonnant aux yeux d'un philosophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, & il n'est pas étonnant que ceux qui voulaient se distinguer des autres hommes missent un signe à cette partie révérée.

La Genèse dit que la circoncision fut un pacte entre DIEU & *Abraham*, & elle ajoute expressément qu'on fera mourir quiconque ne sera pas circoncis dans la maison. Cependant on ne dit point qu'*Isaac* l'ait été, & il n'est plus parlé de circoncision jusqu'au temps de *Moïse*.

On finira cet article par une autre observation, c'est qu'*Abraham* ayant eu de *Sara* & d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père

d'une grande nation, il eut six fils de *Céthura* qui s'établirent dans l'Arabie ; mais leur postérité n'a point été célèbre.

ABUS.

VICE attaché à tous les usages, à toutes les lois, à toutes les institutions des hommes ; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les États. *Maximus ille est qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à peu près autant. L'Anglais dira : Nous sommes puissans sur mer & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus.*

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, sous *Philippe de Valois.* La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII. Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques dont les parle-

mens, tous les juges séculiers & tous les seigneurs haut-justiciers se plaignaient ; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute justice ; & ils regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin, le roi convoqua les deux parties dans son palais, & non pas dans sa cour du parlement, comme le dit *Pasquier ;* le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent ; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs, & que ce fut le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières.*

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs, pour suc-

ceſſion, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établiſſaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés; ſinon, il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il ſerait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IX°. Ils ſe feſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teſtamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'Égliſe; & pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils feſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à peu près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole: c'était un homme qui

paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel; & que par conſéquent les miniſtres de l'Égliſe, qui lui avaient ſuccédé, étaient les juges-nés de tous les hommes ſans exception. Voici comme il s'exprima:

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère ſa gent duement,
Rends-lui le ſien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tom. I des Libertés de l'Égliſe gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il aſſura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Egliſe. Il repréſenta que les juges eccléſiaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les ſuivre.

Cette grande aſſemblée ne ſervit à rien; le roi croyait avoir beſoin alors de ménager le pape

pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les temps conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin, tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? la malade & les parens qui les écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une dé-

coction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel, annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus affreux : de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté, un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient, qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent ; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le paysan ; il prend la droite & se noie ; l'autre court à lui : Hé malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un norvégien, en liſant cette formule, *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eſt l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle ?

Dans le temps que les fragmens de *Pétrone* feſaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand ſavant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne : Nous avons ici un *Pétrone* entier ; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; *habemus hîc Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès long-temps publique. Puis-je voir ce *Pétrone* ? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mène à l'égliſe où repoſe le corps de *St Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite d'*Orléans*, dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton & Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques, pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Iſaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin ?* On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et

comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce temps-là s'est toujours appelé *Lucifer*. (*)

On s'est fort moqué de la carte du Tendre de mademoiselle *Scudéri*. Les amans s'embarquent sur le fleuve de tendre, on dîne à tendre sur estime, on soupe à tendre sur inclination, on couche à tendre sur désir; le lendemain on se trouve à tendre sur passion, & enfin à tendre sur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, sur-tout quand ce sont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des romains austères & agrestes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, est le *King-tien* de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entre eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne sait pas un mot de chinois; l'empereur

(*) Voyez l'article *Beker* & *Diable*.

daigne lui faire dire ce qu'il entend par *Kingtien ; Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point sur cet abus des mots. En histoire, en morale, en jurisprudence, en médecine, mais sur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours.

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphthongue.

ACADÉMIE.

Les académies sont aux universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire, ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle est l'académie française & sur-tout la société royale de Londres.

L'académie française, qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis

dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques-uns de ſes confrères à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée, dont furent enſuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des ſciences de 1666. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Baptiſte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* ſecrétaire d'Etat eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* ſon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celle des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élèves, titre encore plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'Etat, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même règlement à l'académie françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime.

Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied à l'académie française ; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique ; & il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé, mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'*académie* devint si célèbre que lorsque *Lulli*, qui était une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de musique, & que les gentilshommes & les demoiselles pourraient y chanter sans déroger*. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses ; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On sait que ce mot *académie* emprunté des Grecs signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes, qui s'assemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des let-

tres. L'académie de *la Cruſca* eſt du ſeizième ſiècle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On diſait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'académie françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtème; & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très-inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très-rare. Cette groſſièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher*, de l'académie des inſcriptions, qui, s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre*, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles, & que le ſavoir-

vivre a proscrites ; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens de St Evremond* eut quelque réputation en son temps ; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes satires de *Boileau* sont immortelles. Je ne sais pourquoi *Pélisson* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de *St Evremond* qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses. (*a*)

(*a*) Voyez le Mercure de France, juin pag. 151 ; juillet 2e volume pag. 144, & août pag. 122, année 1769.

ADAM.

SECTION I.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des préadamites, &c ... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur *Adam* une idée assez neuve: du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scoliaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur *Aurélien*.

Or, l'historien *Josephe* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer;*

nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples ..... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue ? (*a*)

On demandera ici comment *Josephe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres & leurs titres, personne sur la terre,

(*a*) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire, ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des temps : mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels sont les secrets de la Providence que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même jusque vers le temps de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point ? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans doute par *Hésiode* & sur-tout par *Homère* qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe, dans son *Histoire universelle*, a recherché jusqu'aux témoignages les plus suf-

pects; il aurait bien fait valoir la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'*Ezourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent : « Nous sommes un grand » peuple établi vers l'Indus & vers le Gange » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque » se fût portée vers le Jourdain. Les Egyp- » tiens, les Persans, les Arabes venaient cher- » cher dans notre pays la sagesse & les épi- » ceries, quand les Juifs étaient inconnus au » reste des hommes. Nous ne pouvons avoir » pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Pro-* » *criti* ne ressemble point du tout à *Eve*, & » d'ailleurs leur histoire est entièrement diffé- » rente. »

« De plus le *Veidam*, dont l'*Ezourveidam* est » le commentaire, passe chez nous pour être » d'une antiquité plus reculée que celle des » livres juifs; & ce *Veidam* est encore une » nouvelle loi donnée aux brachmanes quinze » cents ans après leur première loi appelée » *Shasta* ou *Shasta-bad.* »

Telles sont à peu près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux, & désoler leur pays.

Le phénicien *Sanchoniathon*, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons *Moïse*, (*b*) & qui est cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au temps de *Noë*, & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon de* Biblos : *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noë* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'Egypte ; ils ne se trouvent point chez les Chaldéens : en un mot, la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribué des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le

(*b*) Ce qui fait penser à plusieurs savans que *Sanchoniathon* est antérieur au temps où l'on place *Moïse*, c'est qui n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniathon* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte ; il aurait surement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe*, *Jule Africain*, *Saint Ephrem*, tous les pères grecs & syriaques auraient cité un auteur prophane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* sur-tout qui reconnaît l'authenticité de *Sanchoniathon*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

père de toutes les nations a été ignoré si longtemps ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit *César*, *Antoine*, *Crassus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Metellus*, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous descendons tous d'un même père nommé *Adam* ? Tout le sénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noë*, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit : Nous étions huit, *Noë* & sa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans doute des grands monumens, des témoignages incontestables que *Noë* & ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms *d'Adam* & de *Noë*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger : tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

La pieuse madame de *Bourignon* était sûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand secret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'*Adam* ; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux très-savans, sont tout étonnés, quand ils lisent le *Veidam* des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui signifie l'engendreur,

l'engendreur, & que sa femme s'appelait *Procriti* qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'*Adam*, qui était roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la société de JESUS: c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

(*Tiré d'une lettre du chevalier de R***.*)

SECTION III.

NOUS ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si *Adam* a eu la science infuse ou non; ceux qui ont si longtemps agité cette question n'avaient la science ni infuse ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'*Adam*, que de savoir la date du *Veidam*,

du Hanscrit & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve* & leur aventure comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé de pareilles ; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à peu près semblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout grossiers qu'ils étaient, de la philosophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaissances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long esclavage ; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme, l'esprit de vie soufflé de la bouche de DIEU au visage d'*Adam ;* le Tigre, l'Euphrate, le nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin, & la défense de manger d'un fruit, défense qui a produit la mort aussi-bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le serpent est un animal très-subtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyait longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam*, & ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation est différente de la nôtre, habitaient de vastes contrées. Ils étaient bien loin de deviner l'Amérique. (*)

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse, où tout doit être nécessairement miracle, puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dés le premier verset, *au commencement les dieux firent le ciel & la terre :* on put craindre que les jeunes Juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs dieux. C'est peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au sixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que *les dieux firent l'homme à leur image*, & que ces expressions présentaient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que DIEU ôta une côte à *Adam* pour en former la femme, & que les jeunes gens inconsidérés qui se seraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que

(*) Voyez *Amérique*.

DIEU, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'*Adam* après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin, chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles d'en interdire la lecture; mais sur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'est encore une chose surprenante que les Juifs ne dussent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq années. Il semble qu'il devait être proposé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout sans examen, plutôt qu'à la jeunesse qui se pique déjà de juger & de rire. Il se peut faire aussi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la seconde femme d'*Adam* nommée *Lilith*, que les anciens rabbins lui ont donnée: il faut convenir qu'on sait très-peu d'anecdotes de sa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanson attribuée à JESUS-CHRIST. *Danse sacrée. Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on se serve du même mot envers l'être suprême & une fille? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité.

De là on court à l'opéra où il n'eſt queſtion que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme d'adoration n'eſt pas dans *Pétrone*.

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'aperçut de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie ni en Afrique d'aller à la moſquée ou au temple du lieu : on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſile même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de la *Chine*, on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le

culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de majestueux ; comme chez les réformés de notre Europe & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuses, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'Eglise anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu sait que les anciens Egyptiens fesaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins ; *David* chantait & dansait devant l'arche.

St Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leur pâque. (*) Ce cantique, qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés ; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me lettre de *St Augustin* à l'évêque *Ceretius*..... *St Augustin* ne ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles : il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que sur l'interpré-

(*) *Hymno dicto.* St Matth. ch. XXVI, v. 39.

tation erronée qu'ils en donnaient & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguſtin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux ſauver, & je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter, *danſez tous de joie.*
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. *Mahomet* ayait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque reſſemblance & quelque différence; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur, ſoit par le dogme, ſoit pour les rites; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique:

en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer, ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les dryades, les naïades comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : *Définiſſez les termes*. (*)

Eſt-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains ? il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

St Juſtin, dans ſon *Apologie* auſſi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette

(*) Voyez l'article *Alexandre*.

inſcription ;

inscription : *Simoni deo sancto. St Irénée*, *Tertullien* attestent la même chose : mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est *Semo sanco deo fidio*, & non pas *Simoni sancto deo*.

Ils devaient du moins consulter *Denys* d'Halicarnasse, qui dans son quatrième livre rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live* : *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda*. Ce dieu était un des plus anciens qui fussent révérés à Rome ; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo*, tantôt sous le nom de *Sancus fidius*. C'est pourquoi *Ovide* dit dans ses fastes :

Quærebam nonas Sanco, fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour *Simon le magicien*. *St Cyrille* de Jérusalem n'en doutait pas ; & *St Augustin*, dans son premier livre *des hérésies*, dit que *Simon le magicien* lui-même se fit élever cette statue avec celle de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable, dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St Pierre* & *St Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St Paul* & *St Pierre*. (Voyez l'article *St Pierre*.)

Abdias, *Marcel*, *Hégésippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *St Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon*

à JESUS-CHRIST reconnu par les apôtres, par les disciples, qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptisait comme eux; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par *St Jean-Baptiste* selon ces paroles : (*) *Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous baptisera dans le St Esprit & dans le feu.*

Simon allumait par-dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltite. Son parti fut assez grand; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré : *St Justin* est le seul qui le croie.

Ménandre se disait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & sur-tout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyés de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves : encore n'est-ce pas une adoration proprement dite; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodigués à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTÈRE.

NOUS ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moikeia* dont les

(*) Matth. ch. III, v. 11.

Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne le devons ni à la langue syriaque ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses-clefs*, *faux contrats*, *faux seing*; adulteratio. De là celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fausse-clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliste* dit : (*a*) *Coccyx ova subdit in nidis alienis; ità plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coxis* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains! mais comme on altère le sens de tous les mots! le cocu, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scaron*. (*b*)

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes, & qu'ils désignaient par le

(*a*) L. X, ch. XI.

(*b*) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu;

titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fond doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard*, & *sot* étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers:

Elle? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

Cela veut dire; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epouser une sotte est pour n'être point sot.

Bautru, qui avait beaucoup d'esprit, disait: Les *Bautrus* sont cocus, mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier: Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent: J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient

(*) Voyez l'article *Bouc*.

autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni la confession ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari, en ce cas, n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, & non à une maison particulière ; ainsi on ne fesait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait se coucher avec la femme de son ami.

Allez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide ;
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux. Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont

toutes les lois ſont fondées ſur le tien & le mien.

Un des grands déſagrémens de l'adultère chez nous, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant; le mari s'en doute : & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le

contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les consoler, leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée ;* elle en est honteuse ; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un circassien. On les épouse, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation ; voici ses plaintes : sont-elles justes ?

Mémoire d'un magistrat, écrit vers l'an 1764.

UN principal magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobre par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son Eglise.

Mon épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même ; & la secte dont je suis me la refuse : elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité ; l'Eglise me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne : elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la la terre, il n'y en a pas un seul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme

quand on a été indignement outragé par la sienne ?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur dissolubile est ?* On me permet la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement ?* je ne jouis plus du mariage, & je suis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & sous quelles lois avons-nous reçu la naissance !

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon Eglise est directement contraire aux paroles que cette Eglise elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (*d*) *Quiconque a renvoyé sa femme* (*excepté pour adultère*) *péche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître ; si lorsqu'un État a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triste état qui me concerne : DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les États démembrés de l'empire romain.

(*d*) *Matth.* ch. XIX.

Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin, il vint un *Grégoire IX*, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable ; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-temps dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens : c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux ; mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Eglise : mais moi magistrat, qui sers l'État toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme ; & l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi alsacien, je dépends

d'un prêtre qui demeure à Rome ; si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

Mémoire pour les femmes.

L'ÉQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines & qu'on me donnât son bien. Et moi pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde sur la sellette devant des licenciés, dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales ; qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour

l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse pour n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre;* qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de *t Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat* assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St Jérôme*, *St Jean Chrysostome*, *Théophilacte*, *Nonnus* ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la bible

syriaque, elle n'eſt point dans la verſion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi diſent qu'*Ammonius*, auteur du troiſième ſiècle, a reconnu cette hiſtoire pour véritable, & que ſi *St Jérôme* la rejette dans quelques endroits il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt authentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari : Si vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice, les choſes doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari? ſi ſon mari le prince de Danemarck, qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

Suite du chapitre ſur l'adultère.

POUR juger valablement un procès d'adul-

tère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rapporte *St Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses désirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que, loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *St Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse: il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *St Au-*

guſtin. (*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on ſacrifie ſon propre ſentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eſt peu d'accord avec ſoi-même.

Le matin rigoriſte, & le ſoir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèſe excuſa la matrone,
Renchérit tantôt ſur Pétrone,
Et tantôt ſur ſaint Auguſtin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot ſur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le déſir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien ſans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles ſont parfaitement ſtylées, nous les puniſſons ſi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enſeigner. Que diriez-vous d'un maître à danſer qui aurait appris ſon métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui caſſer les jambes parce qu'il l'a trouvé danſant avec un autre?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

(*) Dictionnaire de *Bayle*, art. *Acyndinus.*

AFFIRMATION PAR SERMENT.

Nous ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Par-tout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourrait --- la chose est faisable --- cela n'est pas impossible --- il faut voir --- Adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que sais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses profanes s'entend: car pour le sacré on sait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en justice sur leur seule affirmation, sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs séculiers affirment sur leur honneur, & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative sous le règne de *Charles II*: c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: " L'ami chancelier, tu dois savoir que notre " Seigneur JESUS-CHRIST notre sauveur " nous a défendu d'affirmer autrement que par " *ya, ya; no no.* Il a dit expressément: *Je*

» *vous défends de jurer ni par le ciel, parce* » *que c'eſt le trône de* DIEU ; *ni par la terre,* » *parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds ; ni* » *par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du* » *grand roi ; ni par la tête, parce que tu n'en* » *peux rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.* » Cela eſt poſitif, notre ami, & nous n'irons » pas déſobéir à DIEU pour complaire à toi » & à ton parlement. »

» On ne peut mieux parler, *répondit le chan-* » *celier* : mais il faut que vous ſachiez qu'un » jour *Jupiter* ordonna que toutes les bêtes » de ſomme ſe fiſſent ferrer ; les chevaux, les » mulets, les chameaux même obéirent in- » continent ; les ânes ſeuls réſiſtèrent : ils re- » préſentèrent tant de raiſons, ils ſe mirent » à braire ſi long-temps que *Jupiter*, qui était » bon, leur dit enfin : *Meſſieurs les ânes, je* » *me rends à votre prière ; vous ne ſerez point* » *ferrés : mais le premier faux pas que vous* » *ferez, vous aurez cent coups de bâton.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux-pas.

AGAR.

QUAND on renvoie ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le déſert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre

grands rois avec trois cents dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à sa maîtresse *Agar* quand il la renvoya dans le désert. Je parle ici seulement selon le monde, & je révère toujours les voies incompréhensibles qui ne sont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie *Agar*, quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Ismaël*, une bonne ânesse pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un châmeau pour porter leurs hardes, & au moins deux domestiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à sa pauvre maîtresse & à son enfant, quand il les exposa dans le désert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre; qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim, & couper le cou à son fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne sont pas nos voies. Il est dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le désert de Bersabé: il n'y avait point de désert de Bersabé; ce nom ne fut connu que long-temps après; mais c'est une bagatelle, le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'*Ismaël* fils d'*Agar* se vengea bien de la postérité d'*Isaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chassé. Les Sarazins descendans en droite ligne d'*Is-*

maël se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquête à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette: c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot sarazin vient de *Sarac*, voleur, Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur: ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde: ils sont si connus & si uniformes! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte: c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerseboum* & les de *Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerseboum* me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam: en voici le résultat.

Sur cent mille personnes, il y en avait de mariés	34500
d'hommes vœufs, seulement . . .	1500
de veuves	4500
	40500

Ci-contre 40500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eut trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, lesquelles restent d'ordinaire chez elles ; & ce calcul est encore prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux sexes 45000
domestiques 10000
voyageurs 4000

somme totale. . . 99500

Par son calcul, il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir de soldats, sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *St Maur* & de *Buffon* ; ils sont encore plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine surement son Etat.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux

millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets : ce qui n'eſt guère croyable. On le dit pourtant de la Chine ; mais elle n'a pas un million de ſoldats : ainſi l'empéreur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous feſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiècles pour repeupler la Suiſſe : car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre comme du temps de *Deucalion* & de *Pirrha*, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Pétau* qui fait naître ſept cents milliars d'hommes d'un ſeul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffre du calculateur hollandais, ſans répondre de rien parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cents enfans, il en reſte au bout

d'un an environ	560
au bout de dix ans	445
au bout de vingt ans	405
à quarante ans	300
à ſoixante ans	190
au bout de quatre-vingts ans . . .	50
à quatre-vingt-dix ans	5
à cent ans, perſonne	0

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans; & ſur un bien plus grand nombre encore que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire: ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonc-

tions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance ni espérance, & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres: ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cents mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centenaires; & souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze, celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogénaires, sans dents & sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un Etat bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement: chaque année, la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de nouveaux emprunts: c'est

c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule ; elle choiſit celle de quarante ans parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, & qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des mauvais marchés que l'Etat puiſſe faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'abbé *Terrai* en ſupprima les accroiſſemens ; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera ſans doute à l'avenir de ſe fier à cette eſpèce d'emprunt, & ſon injuſtice aura du moins délivré la France d'une opération de finance ſi onéreuſe.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce ſont des annuités dont le terme eſt incertain ; l'État joue contre des particuliers ; mais ils ſavent mieux conduire leur jeu : ils choiſiſſent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne eſt longue, les font inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers ſains & non périlleux par une petite penſion, & diſtribuent leurs fonds ſur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du riſque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conſéquent ſi l'intérêt commun d'une rente perpétuelle eſt cinq pour cent, il faut que celui que repréſente la rente viagère

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes : de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut être que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon sens, qui se sentent bien constitués, des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils disent : Si je mange trop, si je fais un excès, le roi sera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui se dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils se mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

soit au-dessus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par personne, on serait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On est toujours le maître de changer par des remboursemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles, à annuités à terme fixe, & l'on ne peut, sans injustice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & sur-tout les annuités à terme fixe, sont une propriété toujours disponible qui se convertit en argent avec plus ou moins de perte suivant le crédit du créancier. Les rentes viagères, à cause de leur incertitude, ne peuvent se vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'est un désavantage qu'il faut compenser par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire sur les mœurs : ils sont trop bien connus. Mais nous observerons qu'ils ne peuvent, lorsqu'ils sont considérables, être remplis qu'en supposant que les capitalistes y placent des fonds que, sans cela, ils auraient placés dans un commerce utile. Ce sont donc autant de capitaux perdus pour l'industrie. Nouveau mal que produit cette manière d'emprunter.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet, on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'est pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre, devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-sain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuse dont se formera la farine, ses deux enveloppes, ses feuilles. Cependant c'était assez que quelque philosophe grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption, pour

que perſonne n'en doutât : & cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre ſauveur, & à *St Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe & ſi ridicule. On a oſé dire dans l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST, que de ſi grands ignorans n'étaient pas faits pour enſeigner les hommes, & que ces livres ſi long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blaſphèmes n'ont pas ſongé que JESUS-CHRIST & *St Paul* daignaient parler le langage reçu ; que pouvant enſeigner les vérités de la phyſique, ils n'enſeignaient que celles de la morale ; qu'ils ſuivaient l'exemple du reſpectable auteur de la Genèſe. (*) En effet, dans la Genèſe, l'Eſprit ſaint ſe conforme dans chaque ligne aux idées les plus groſſières du peuple le plus groſſier ; la ſageſſe éternelle ne deſcendit point ſur la terre pour inſtituer des académies des ſciences. C'eſt ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs phyſiques à tous les

(*) *Voyez Genèſe.*

prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste, les trois quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

Des livres pseudonymes sur l'économie générale.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *Grain*, on suppose toujours que le maréchal de *Vauban* est l'auteur de la *Dixme royale*. C'est une erreur dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« *Bois-Guilbert* s'avisa d'abord d'imprimer » la *Dixme royale* sous le nom de *Testament* » *politique du maréchal de Vauban*. Ce *Bois-* » *Guilbert*, auteur du *Détail de la France* en » deux volumes, n'était pas sans mérite : il » avait une grande connaissance des finances » du royaume ; mais la passion de critiquer » toutes les opérations du grand *Colbert*, » l'emporta trop loin ; on jugea que c'était » un homme fort instruit qui s'égarait tou- » jours, un faiseur de projets qui exagérait les » maux du royaume, & qui proposait de mau- » vais remèdes. Le peu de succès de ce livre

» auprès du ministère, lui fit prendre le parti » de mettre sa *Dixme royale* à l'abri d'un » nom respecté. Il prit celui du maréchal de » *Vauban*, & ne pouvait mieux choisir. Pres- » que toute la France croit encore que le » projet de la *Dixme royale* est de ce maré- » chal si zélé pour le bien public; mais la trom- » perie est aisée à connaître.

» Les louanges que *Bois-Guilbert* se donne » à lui-même dans la préface le trahissent; il » y loue trop son livre du *Détail de la France*; » il n'était pas vraisemblable que le maréchal » eût donné tant d'éloges à un livre rempli de » tant d'erreurs; on voit dans cette préface un » père qui loue son fils, pour faire recevoir » un de ses bâtards. »

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *St Pierre*, qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie, ne laissa pas d'attribuer la chimère de sa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu *Testament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtilz*. Quelques ignorans (*) citent encore les *Testaments politiques* du roi d'Espagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article *Grain*, rapporte

(*) Voyez l'article *Ana*, *Anecdotes*.

ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & désavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des pro-
» vinces de la France, on trouve que non-
» seulement plusieurs de ses terres restent en
» friche, qui pourraient produire des blés &
» nourrir des bestiaux; mais que les terres
» cultivées ne rendent pas à beaucoup près à
» proportion de leur bonté, parce que le la-
» boureur manque de moyens pour les mettre
» en valeur.

» Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai
» remarqué dans le gouvernement de France,
» un vice dont les conséquences sont si éten-
» dues, & j'en ai félicité ma patrie; mais je
» n'ai pu m'empêcher de sentir en même temps
» combien formidable serait devenue cette
» puissance, si elle eût profité des avantages
» que ses possessions & ses hommes lui offraient.
» *O sua si bona norint!* »

J'ignore si ce livre n'est pas d'un français qui, en fesant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même temps se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches, & en s'écriant avec *Virgile : O s'ils connaissaient leurs biens!* Mais soit français, soit anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus

fertile que la Sardaigne & les petits cantons fuiſſes.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encore cette réflexion : « Les Anglais eſſuyaient ſouvent de » grandes chertés dont nous profitions par la » liberté du commerce de nos grains, ſous le » règne de *Henri IV* & de *Louis XIII*, & dans » les premiers temps du règne de *Louis XIV*. »

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII*, & pendant tout le temps du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV* plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie.

La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître; c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille. (1)

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir; on ne les ferre point, leurs harnais ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage: ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande & petite culture. L'une & l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture eſt celle qui ſe fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers; la petite culture eſt celle qui ſe fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

Enfin, on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très-bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & vorraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains maréca-geux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très-riches; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très-long-temps, ſi même elle peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaiſe, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & ſur-tout y ſemer des graines qui, loin de dévorer le ſol, lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais ; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile : car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse, il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'aperçurent *que le travail est un trésor.*

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique* enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir

d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus, la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte; & il en coûte encore pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout ministre d'Etat en Europe doit lire avec atten-

tion le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il est entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

« Au commencement du printemps chinois, » c'est-à-dire, dans le mois de février, le » tribunal des mathématiques ayant eu ordre » d'examiner quel était le jour convenable à » la cérémonie du labourage, détermina le 24 » de la onzième lune, & ce fut par le tribunal » des rites que ce jour fut annoncé à l'em- » pereur dans un mémorial, où le même tri- » bunal des rites marquait ce que sa majesté » devait faire pour se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit » nommer les douze personnes illustres qui » doivent l'accompagner & labourer après lui; » savoir, trois princes & neuf présidens des » cours souveraines. Si quelques-uns des pré- » sidens étaient trop vieux ou infirmes, l'em- » pereur nomme ses assesseurs pour tenir leur » place.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seu- » lement à labourer la terre, pour exciter » l'émulation par son exemple; mais elle ren- » ferme encore un sacrifice que l'empereur » comme grand-pontife offre au *Chang-ti*, » pour lui demander l'abondance en faveur de » son peuple. Or, pour se préparer à ce sa- » crifice, il doit jeûner & garder la continence » les trois jours précédens. (*a*) La même pré-

(*a*) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la fa-

» caution doit être observée par tous ceux qui » sont nommés pour accompagner sa majesté, » soit princes, soit autres, soit mandarins de » lettres, soit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, sa ma- » jesté choisit quelques seigneurs de la pre- » mière qualité, & les envoie à la salle de » ses ancêtres, se prosterner devant la tablette, » & les avertir, comme ils feraient s'ils étaient » encore envie, (*b*) que le jour suivant il » offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial » du tribunal des rites marquait pour la per- » sonne de l'empereur. Il déclarait aussi les » préparatifs que les différens tribunaux étaient » chargés de faire. L'un doit préparer ce qui » sert aux sacrifices. Un autre doit composer » les paroles que l'empereur récite en fesant » le sacrifice. Un troisième doit faire porter » & dresser les tentes sous lesquelles l'empe- » reur dînera, s'il a ordonné d'y porter un » repas. Un quatrième doit assembler quarante » ou cinquante vénérables vieillards, labou- » reurs de profession, qui soient présens lorsque » l'empereur laboure la terre. On fait venir » aussi une quarantaine de laboureurs plus » jeunes pour disposer la charrue, atteler les » bœufs, & préparer les grains qui doivent » être semés. L'empereur sème cinq sortes de

calomnie établie dans notre Occident que le gouverne- ment chinois est athée?

(*b*) Le proverbe dit : *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

» grains, qui sont censés les plus nécessaires » à la Chine, & sous lesquels sont compris » tous les autres, le froment, le riz, le millet, » la féve, & une autre espèce de mill, qu'on » appelle *cac-leang*.

» Ce furent là les préparatifs : le vingt-» quatrième jour de la lune, sa majesté se » rendit avec toute la cour en habit de cé-» rémonie au lieu destiné à offrir au *Chang-ti* » le sacrifice du printemps, par lequel on le » prie de faire croître & de conserver les biens » de la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant » que de mettre la main à la charrue.....

» L'empereur sacrifia, & après le sacrifice » il descendit avec les trois princes & les neuf » présidens qui devaient labourer avec lui. » Plusieurs grands seigneurs portaient eux-» mêmes les coffres précieux qui renfermaient » les grains qu'on devait semer. Toute la cour » y assista en grand silence. L'empereur prit la » charrue, & fit en labourant plusieurs allées » & venues : lorsqu'il quitta la charrue, un » prince la conduisit & laboura à son tour. » Ainsi du reste.

» Après avoir labouré en différens endroits, » l'empereur sema les différens grains. On ne » laboure pas alors tout le champ entier, mais » les jours suivans les laboureurs de profession » achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre » anciens laboureurs, & quarante-deux plus » jeunes. La cérémonie se termina par une » récompense que l'empereur leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes, puisqu'elle est la plus utile,

il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes, depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie ; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite ; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SUR-TOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables ; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur, qui, dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent*.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-seulement ne payerait pas un seul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique ! (*)

(*) Voyez l'article *bled* ou *blé*.

AIR.

SECTION I.

On compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on raisonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air, disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en sueur dans

son écurie en temps d'hiver, est entouré d'une atmosphère mille fois moins considérable que notre globe n'est pénétré & environné de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière, puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle, qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche, à un mille, à deux milles, à trois milles au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas, à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même,

est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raisons de ceux qui nient l'air.

TOUT ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent: Pourquoi attribuons-nous à un élément inconnu & invisible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables?

L'air est élastique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous appelez *l'élément de l'air*, pressé dans une canne à vent ne porte

une balle qu'à une très-petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pèsent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur souffle, se dilatent, se condensent de même.

La plus grande objection que l'on fasse contre le système des exhalaisons du globe, est qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au lieu que l'air est, dit-on, toujours élastique. Mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulphureuses, trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on

doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *L'air est pur dans ce canton*, cela signifie : *Ce canton n'est point marécageux ;* il n'a ni plantes, ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de-là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais, encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme ; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre, s'attachent aux parois & tombent : ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au

fond de ce criſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe ? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus sèches & les plus fines au-deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes, & qui peuvent au moins faire naître des doutes ; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air eſt doux, l'air eſt ſerein*, & jamais *les vapeurs ſont douces, ſont ſereines*.

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

Je ſuis comme certains hérétiques ; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les scrupules de ceux qui doutent que l'air existe. Je m'enhardis aujourd'hui, j'ose regarder l'existence de l'air comme une chose peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs grises, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière invisible, impalpable, dont on n'avait aucune connaissance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité ? C'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre ; elle se relève, ce ressort d'acier que vous avez roulé se détend de lui-même : propriété aussi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique, selon vous, de toute autre façon. Il occupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille ; (a) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il serait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de par-

(a) Voyez *Muschembroeck*, chapitre de l'*air*.

ticules de vapeurs qui s'exhalent de la terre ; & des milliars d'intervalles qui les ſéparent.

3°. S'il exiſte de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immenſe des vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or, les parties d'un air ainſi interceptées, ainſi plongées & errantes dans cette atmoſphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre uſage ?

4°. Vous entendez une muſique dans un ſallon éclairé de cent bougies ; il n'y a pas un point de cet eſpace qui ne ſoit rempli de ces atomes de cire, de lumière, & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet eſpace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaiſons continuelles du corps des ſpectateurs & des muſiciens, & du parquet, & des fenêtres, des plafonds occupent encore ce ſallon : que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſallon, pourra-t-il vous faire entendre & diſtinguer à la fois les différens ſons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave, &c. aillent frapper des parties d'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition ! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, & nous les envoie ſans ſe tromper ? En ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air,

d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille ? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons ; il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton ?* il ſuppoſa, à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extréme chaleur, ſe transforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément ? comment du fer eſt-il changé en air ? avouons notre ignorance ſur le principe des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez ; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air la plus forte en apparence, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons diſtinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchiſſez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaiſons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion ; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais, il y perd plus qu'il ne pense ; cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Egypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air* ; cela est si vrai qu'on l'ar-

(1) Voyez le volume des *Œuvres phisyques*. Nous remarquerons seulement qu'ils s'échappe des corps 1°. des substances expansibles ou élastiques, & que ces substances sont les mêmes que celles qui composent l'atmosphère ; aucun froid connu ne les réduit en liqueur. 2°. D'autres exhalaisons qui se dissolvent dans les premières sans leur ôter ni leur transparence ni leur expansibilité. Le froid & d'autres causes les précipitent ensuite sous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire* en écrivant cet article, semble avoir deviné en partie ce que MM. *Priestley*, *Lavoisier*, *Volta*, &c. ont découvert quelques années après sur la composition de l'atmosphère.

rête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vîte fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve ; c'est de là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marseille. Le conseil d'État défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça sous peine de mort, & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuses, produites par les vapeurs, sont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Velches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts rempliſſent continuellement l'hôtel-dieu ; & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Velches ! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes, des financiers, des spectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

De la puissance des vapeurs.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font sortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourrissent nos plantes, & qui les détruisent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout est

percé à jour ; ce globe est le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide secret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais senti, je le renvoie à la matière subtile de *René*, & à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute, & je suis de l'avis de *St Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHIMISTE.

Cet *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire, que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie, fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince souverain de Sédan, vers

l'an 1620. « Vous n'avez pas, lui dit-il, une » souveraineté proportionnée à votre grand » courage; je veux vous rendre plus riche » que l'empereur. Je ne puis rester que deux » jours dans vos Etats; il faut que j'aille tenir » à Venise la grande assemblée des frères: » gardez seulement le secret. Envoyez cher- » cher de la litharge chez le premier apothi- » caire de votre ville; jetez-y un grain seul » de la poudre rouge que je vous donne; » mettez le tout dans un creuset, & en moins » d'un quart-d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sedan, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conséquent il ne fût bientôt posses- seur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de par- tir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ses désirs & dans sa dépense; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon*, honteux du peu lui en donna quarante mille. Quand il eu

épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus son philosophe, & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à peu près de cette manière. Changer une production de la nature en un autre, est une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable, qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. » Il faut avoir toujours devant » les yeux ce proverbe espagnol : De *las* » *Casas*, &c. (*) »

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses comme des pièces de théâtre ; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

(*) Voyez dans les *Singularités de la nature* volume de *Physique*, comment un homme fesait du salpêtre.

ALCORAN,

OU PLUTOT LE KORAN.

SECTION I.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale, du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan éthiopien dans l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toute les îles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaissent le *Koran*. Nous nous en fesons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre:

» Louanges à DIEU, le souverain de tous » les mondes; au Dieu de miséricorde, au » souverain du jour de la justice; c'est toi » que nous adorons, c'est de toi seul que

» nous attendons la protection. Conduis-nous » dans les voies droites, dans les voies de » ceux que tu as comblés de tes grâces, non » dans les voies des objets de ta colère, & » de ceux qui se sont égarés. »

Telle est l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, selon le savant *Sale*, ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion elles signifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, la grâce, la gloire.

Mahomet continue, & c'est DIEU lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots :

« Ce livre n'admet point le doute, il est » la direction des justes qui croient aux pro- » fondeurs de la foi, qui observent les temps » de la prière, qui répandent en aumônes ce » que nous avons daigné leur donner, qui » sont convaincus de la révélation descendue » jusqu'à toi, & envoyée aux prophètes avant » toi. Que les fidelles aient une ferme assu- » rance dans la vie à venir ; qu'ils soient » dirigés par leur seigneur. & ils seront heu- » reux.

» A l'égard des incrédules, il est égal pour » eux que tu les avertisses ou non ; ils ne » croient pas ; le sceau de l'infidélité est sur » leur cœur & sur leurs oreilles ; les ténèbres » couvrent leurs yeux ; la punition terrible les » attend.

» Quelques-uns disent : Nous croyons en » DIEU, & au dernier jour ; mais au fond » ils ne sont pas croyans. Ils imaginent trom- » per l'Eternel ; ils se trompent eux-mêmes

» sans le savoir ; l'infirmité est dans leur cœur, » & DIEU même augmente cette infirmité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'Alcoran passe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus sublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorsqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs, qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti, ils leur persuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes esclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne possédaint aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrième sura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les lois suivantes ; elles sont traduites également par *du Ryer* qui demeura long-temps à Constantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Salé* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

(*) Voyez l'article *Arot* & *Marat*.

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

Règlement de Mahomet sur les femmes.

I.

« N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand » elles seront croyantes. Une servante musul- » mane vaut mieux que la plus grande dame » idolâtre.

II.

» Ceux qui font vœu de chasteté ayant des » femmes, attendront quatre mois pour se » déterminer.

» Les femmes se comporteront envers leurs » maris comme leurs maris envers elles.

III.

» VOUS pouvez faire un divorce deux fois » avec votre femme; mais à la troisième, si » vous la renvoyez, c'est pour jamais; ou » vous la retiendrez avec humanité, ou vous » la renverrez avec bonté. Il ne vous est pas » permis de rien retenir de ce que vous lui » avez donné.

IV.

» LES honnêtes femmes sont obéissantes & » attentives, même pendant l'absence de » leurs maris. Si elles sont sages, gardez- » vous de leur faire la moindre querelle; » s'il en arrive une, prenez un arbitre de » votre famille & un de la sienne.

V.

» PRENEZ une femme, ou deux, ou trois, ou quatre, & jamais davantage. Mais dans la crainte de ne pouvoir agir équitablement en- vers plusieurs, n'en prenez qu'une. Donnez-

» leur un douaire convenable ; ayez soin » d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec amitié.

V I.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de » vos femmes contre leur gré, ni de les » empêcher de se marier à d'autres après le » divorce, pour vous emparer de leur douaire, » à moins qu'elles n'aient été déclarées cou- » pables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour » en prendre une autre, quand vous lui au- » riez donné la valeur d'un talent en mariage, » ne prenez rien d'elle.

V I I.

» Il vous est permis d'épouser des esclaves, » mais il est mieux de vous en abstenir.

V I I I.

» Une femme renvoyée est obligée d'allai- » ter son enfant pendant deux ans, & le père » est obligé pendant ce temps-là de donner » un entretien honnête selon sa condition. » Si on sèvre l'enfant avant deux ans, il faut » le consentement du père & de la mère. Si » vous êtes obligé de le confier à une nour- » rice étrangère, vous la payerez raisonna- » blement. »

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance, ni sur son imposture ; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul Dieu. Ces seules paroles du sura 122, DIEU *est uni-*

que, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engendré, rien n'eſt ſemblabe à lui; ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encore plus que ſon épée.

Au reſte cet Alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes; mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encore ſuivies ſans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les poëtes de la Mecque, mais ſur-tout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats qui donnèrent décret de priſe de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe feſait aider dans la compoſition de ſes feuilles tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat, d'avoir fait compoſer leurs ſermons & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui feſait les ſermons d'un certain évêque; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait: *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſottiſe

qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

« Quand tu liras le Koran, adresse-toi à » DIEU, afin qu'il te préserve de *Satan*.... » il n'a de pouvoir que sur ceux qui l'ont pris » pour maître, & qui donnent des compagnons » à DIEU.

» Quand je substitue dans le Koran un verset » à un autre, (& DIEU sait la raison de ces » changemens) quelques infidelles disent : *Tu* » *as forgé ces versets ;* mais ils ne savent pas » distinguer le vrai d'avec le faux : dites plutôt » que l'Esprit saint m'a apporté ces versets de » la part de DIEU avec la vérité.... D'autres » disent plus malignement : Il y a un certain » homme qui travaille avec lui à composer le » Koran ; mais comment cet homme à qui ils » attribuent mes ouvrages pourrait-il m'en- » seigner, puisqu'il parle une langue étran- » gère, & que celle dans laquelle le Koran » est écrit, est l'arabe le plus pur ? »

Celui qu'on prétendait travailler (*b*) avec *Mahomet* était un juif nommé *Bensalen* ou *Bensalon*. Il n'est guère vraisemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne

(*b*) Voyez l'Alcoran de *Sale*, pag. 223.

m'en mêle pas, c'est au mufti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel, ou s'il a été créé : les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le Triomphe de la croix* ; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janséniste : car le fond de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

SECTION II.

C'ÉTAIT un sublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans son dixième chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir composé l'Alcoran ? On crie : C'est Mahomet qui a forgé ce livre. Hé bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-septième il s'écrie : *Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem !* C'est un assez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solemnellement des versets de son Koran après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les phi-

ſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien ſu expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'aventure de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art; on dit pourtant que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance & une pureté dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les muſulmans ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de ſottiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, légiſlateur & ſouverain, ne ſût pas ſigner ſon nom? Si ſon livre eſt mauvais pour notre temps & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa religion encore meilleure. Il faut avouer

qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de DIEU ; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnee. La prière est d'une nécessité absolue ; la résignation aux décrets éternels, est le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet, les musulmans ont fait autant de prosélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes ; la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu ; enfin l'idée d'un jugement dernier que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit que comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nu, *Aishca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse : *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire.* Un ange, selon le Koran, doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu, sur lequel il faut passer après la mort, & leur jannat, où les élus musulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des houris

avec

avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit que tous ces plaiſirs des ſens, ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'être ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophète.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis : M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophète pour la conſoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes lois civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre ; mais les moyens ſont affreux : c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent

vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut.*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les lois : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des temps héroïques : mais qu'est-ce que les siècles héroïques ? c'était le temps où l'on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadisha* est amoureuse de lui, & lui pa-

reillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on le fait descendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse. L'Arabie avait son *Moréri* & son *Mercure galant*.

Le grand prophète essuya la disgrace commune à tant de maris; il n'y a personne, après cela, qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme, la belle *Aishoa*; il s'appelait *Assan*. *Mahomet* se comporta avec plus de hauteur que *César*, qui répudia sa femme, disant qu'il ne fallait pas que la femme de *César* fût soupçonnée. Le prophète ne voulut pas même soupçonner la sienne; il fit descendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que sa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, aussi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait de marchand de chameaux, pontife, législateur & monarque; pour avoir soumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui; pour avoir donné les premières secousses à l'empire romain d'Orient & à celui des Perses. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans sa maison parmi ses femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Asie, de presque toute l'Afrique, & il s'en est bien peu fallu que sa religion n'ait subjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut

dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve *Aishca* s'écria : Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grâce au défunt, j'y ſerais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui : *Docet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées ; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait que *la jouiſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à la table ? une belle femme vaut bien un ſoupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

Il n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves, & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques & morales dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul

grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre*, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propose au lieutenant de police *la Reinie*, tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre.

Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons.
. . . . . .
Qu'on livre son pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers.
Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en

tout cas il appelait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raisons, & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidelité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius.* On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidelles de *Darius*; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres: leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contr'elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit

Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-dire, tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſchiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſchiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent ; car on n'apaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaiſa ; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſephe*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis long-temps, qu'il lui était apparu, il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant

qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors ; que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle *d'Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée ; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés ; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. M. *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre* qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appelèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince asiatique. Ils en ont usé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* ni de *Taxile*; en effet, ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encore des seigneurs patanes qui prétendent descendre de *Porus*. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Josephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-temps après *Josephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encore sur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'*Alexandre*, les Perses, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice ; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inferieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur : on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur une équivoque. (*)

C'est *Octave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y

(*) Voyez *Abus des mots*.

eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilége d'adoration ; & il n'eſt point dit qu'on en murmurât (*a*).

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſur-tout ceux qu'on appelle héros, ſont ſouvent très-différens d'eux-mêmes ; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns diſent que *Calliſthène* fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, ſi vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* ſuppoſe être arrivées dans une ville, & *Plutarque*

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguſte* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint ; *Divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

dans une autre, & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar, selon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus, suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre), il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor*, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié, ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnothémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient; qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche

à Babylone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (*)

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ses capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir ; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

La ville fut toujours très-florissante sous les

(*) Voyez l'article *Histoire*.

Ptolomées & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reste de l'Égypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légéreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent

fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthène*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entr'eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (*a*)

« J'ai vu cette Egypte que vous me van-
» tiez tant, mon cher *Servien*; je la sais toute
» entière par cœur; cette nation est légère,
» incertaine, elle vole au changement. Les
» adorateurs de *Sérapis* se font chrétiens;
» ceux qui sont à la tête de la religion du
» CHRIST se font dévôts à *Sérapis*. Il n'y a
» point d'archirabin juif, point de samaritain,
» point de prêtre chrétien qui ne soit astro-
» logue ou devin, ou baigneur, (c'est-à-dire,
» entremetteur.) Quand le patriarche grec (*b*)

(*a*) Tome II, pag. 426.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

» vient en Egypte, les uns s'empreſſent au-
» près de lui pour lui faire adorer *Sérapis*, les
» autres le CHRIST. Ils ſont tous trés-ſéditieux,
» très-vains, très-querelleurs. La ville eſt
» commerçante, opulente, peuplée; perſonne
» n'y eſt oiſif; les uns y ſoufflent le verre;
» les autres fabriquent le papier. Ils ſemblent
» être de tout métier, & en ſont en effet. La
» goutte aux pieds & aux mains même ne les
» peut réduire à l'oiſiveté. Les aveugles y tra-
» vaillent; l'argent eſt un dieu que les chré-
» tiens, les Juifs & tous les hommes ſervent
» également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V°.

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt chriſtiani ſunt, & devoti ſunt Serapi qui ſe CHRISTI epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo ſamarites, nemo chriſtianorum presbyter, non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha, quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, in-

jurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent; cæci quod agant habent, cæci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otioſi vivunt. Unus illis deus eſt, hunc chriſtiani, hunc judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la diſpute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout ; & quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes ſectes qui ſe déteſtaient & s'accuſaient mutuellement, les plus violens ennemis du chriſtianiſme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans ſon ſein les ames les plus pures & les plus grandes ; il en eſt même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

LA philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de *Louis XIV*, lorſqu'il prit les rènes de l'Etat, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie. (*a*) Ce projet

(*a*) Voyez l'expédition de *Gigeri* par *Peliſſon*.

annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses & éclatantes qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole, noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa Pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal *Mazarin*, avant sa mort, lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à St Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses

ou malheureuſes faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occaſion des pirateries d'Alger.

« Il eſt triſte, Monſieur, qu'on n'ait point » écouté les propoſitions de l'ordre de Malte, » qui offrait, moyennant un ſubſide médiocre » de chaque Etat chrétien, de délivrer les » mers des pirates d'Alger, de Maroc & de » Tunis. Les chevaliers de Malte ſeraient » alors véritablement les défenſeurs de la chré- » tienté. Les Algériens n'ont actuellement que » deux vaiſſeaux de cinquante canons, & cinq » d'environ quarante, quatre de trente; le » reſte ne doit pas être compté.

» Il eſt honteux qu'on voie tous les jours » leurs petites barques enlever nos vaiſſeaux » marchands dans toute la Méditerranée. Ils » croiſent même juſqu'aux Canaries & juſqu'aux » Açores.

» Leurs milices compoſées d'un ramas de » nations, anciens Mauritaniens, anciens Nu- » mides, Arabes, Turcs, Nègres même, s'em- » barquent preſque ſans équipage ſur des che- » beks de dix-huit à vingt pièces de canon; » ils infeſtent toutes nos mers comme des vau- » tours qui attendent une proie. S'ils voient » un vaiſſeau de guerre ils s'enfuient; s'ils » voient un vaiſſeau marchand ils s'en empa- » rent; nos amis, nos parens, hommes & » femmes deviennent eſclaves, & il faut aller » ſupplier humblement les barbares de daigner » recevoir notre argent pour nous rendre leurs » captifs.

» Quelques Etats chrétiens ont la honteuse » prudence de traiter avec eux, & de leur » fournir des armes avec lesquelles ils nous » dépouillent. On négocie avec eux en mar- » chands, & ils négocient en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer » leurs brigandages; on ne le fait pas. Mais » que de choses seraient utiles & aisées qui » sont négligées absolument! La nécessité de » réduire ces pirates est reconnue dans les con- » seils de tous les princes, & personne ne » l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs » cours en parlent par hasard ensemble, c'est » le conseil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des cap- » tifs sont la plus belle institution monastique, » mais elle est bien honteuse pour nous. Les » royaumes de Fex, Alger, Tunis n'ont » point de *Marobous de la rédemption des* » *captifs*. C'est qu'ils nous prennent beaucoup » de chrétiens, & nous ne leur prenons guère » de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur reli- » gion que nous à la nôtre; car jamais au- » cun turc, aucun arabe ne se fait chrétien, » & ils ont chez eux mille renégats qui même » les servent dans leurs expéditions. Un ita- » lien nommé *Pelegini* était en 1712 général » des galères d'Alger. Le miramolin, le dey » ont des chrétiennes dans leurs serails; & » nous n'avons eu que deux filles turques qui » aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze » mille hommes de troupes réglées, mais tout » le reste est soldat, & c'est ce qui rend la

» conquête de ce pays si difficile. Cependant » les Vandales les subjuguèrent aisément, & » nous n'osons les attaquer, &c. »

ALLEGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chose? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur serait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout frais écorché; de là naquit *Orion* dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens; le livre de *Job* en parle: mais après tout, on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* & les *Saumaise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en inférent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampige*: un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue, suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampige* signifie *cul*

noir. Ah ! dirent-ils, l'oracle eſt accompli ; voici *cul noir*. *Hercule* ſe mit à rire & les laiſſa aller. Les *Saumaiſe* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réuſſir à tirer un ſens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'eſprit. Toutes nos académies & tous nos feſeurs de deviſes, ceux mêmes qui compoſentes légendes pour les jetons du tréſor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuſes que celles des neuf Muſes, de Vénus, des Grâces, de l'Amour, & de tant d'autres qui feront les délices & l'inſtruction de tous les ſiècles, ainſi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua preſque toujours en allégories. Les premiers pères de l'Egliſe, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir pouſſé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories et des alluſions.

St Juſtin dit, dans ſon apologétique, que le ſigne de la croix eſt marqué ſur les membres de l'homme ; que quand il étend les bras, c'eſt une croix parfaite, & que le nez forme une croix ſur le viſage.

Selon *Origène*, dans ſon explication du Lévitique, la graiſſe des victimes ſignifie l'Egliſe, & la queue eſt le ſymbole de la perſévérance.

St Auguſtin, dans ſon ſermon ſur la diffé-

rence & l'accord des deux généalogies, explique à ses auditeurs pourquoi *St Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'est, dit-il, qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois, parce que *Jéchonias* alla de Jérusalem à Babylone. Or, ce voyage est la pierre angulaire; & si la pierre angulaire est la première du côté d'un mur, elle est aussi la première du côté de l'autre mur : on peut compter deux fois cette pierre ; ainsi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante signifie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par *quatre*, qui représente les quatre élémens & les quatre saisons, produit quarante.

Les dimensions de la matière ont, dans son cinquante-troisième sermon, d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilatation du cœur; la longueur, la longanimité ; la hauteur, l'espérance ; la profondeur, la foi. Ainsi outre cette allégorie, on compte quatre dimensions de la matière au lieu de trois.

Il est clair & indubitable, dit-il, dans son sermon sur le pseaume VI, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cause des quatre élémens & des quatre qualités, du chaud, du froid, du sec & de l'humide ; & comme quatre se rapportent au corps ; trois se rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux testament, &

trois au nouveau. Quatre & trois font le nombre de sept jours, & le huitième est celui du jugement.

On ne peut dissimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un temps & dans des pays où presque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition se pliaient aux imperfections de leur siècle ; & *St Augustin* n'en est pas moins respectable pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième siècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les discours de nos prédicateurs. Ce n'est pas qu'on ose les préférer aux pères ; mais le siècle présent est préférable aux siècles dans lesquels les pères écrivaient. L'éloquence qui se corrompit de plus en plus, & qui ne s'est rétablie que dans nos derniers temps, tomba après eux dans de bien plus grands excès ; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares jusqu'au siècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens sermonnaires, ils sont fort au-dessous des pièces dramatiques de la passion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces sermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'est jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait sous *François I*, a fait le plus d'honneur au style allégorique. Messieurs de la justice, dit-il, sont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne soit rongé des souris ; un seul coup de

de dent du chat fera plus de tort au fromage que vingt souris ne pourraient en faire.

Voici un autre endroit assez curieux. Les bûcherons dans une forêt coupent de grosses & de petites branches, & en font des fagots; ainsi nos ecclésiastiques avec des dispenses de Rome entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout lardés de diables. Il faut que tous ces biens de l'Église passent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* font grosses abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'est monsieur & madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfreries.

Les sermons de *Barlet* & de *Maillard*, sont tous faits sur ce modèle; ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais françois; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monstrueux naquit le style macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons & des Iroquois, s'est maintenue jusque sous *Louis XIII*. Le jésuite *Garasse*, un des hommes les plus signalés parmi les ennemis du sens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile*; mais d'un veau, dit-il, la chair est bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'est bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares à celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Ovide*; & tout cela prouve

que s'il reste encore quelques Goths & quelques Vandales qui mépriſent les fables anciennes, ils n'ont pas abſolument raiſon.

ALMANACH.

Il eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, & qui connoiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége compoſé par *Matthieu Lansberg*, & du Meſſager boiteux d'*Antoine Souci*, aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Baſle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur *le Lièvre*, ou des pilules du sieur *Keyser*, ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui fasse voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries suivies d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au préfident du grand collége de Bénarès que nous n'avons pas le sens commun, mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & sur-tout *St François Xavier*, en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens, sur leurs sciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivent. Toute statue est pour eux le diable, toute assemblée est un sabbat, toute figure symbolique est un talisman, tout

brachmane est un sorcier, & là-dessus ils font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que la *moisson sera abondante*. Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à peu près que chaque nation a jugé non-seulement des peuples éloignés, mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la faisait en Europe aux seigneurs qui refusaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze constellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres, preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils ressemblent à *Matthieu Lansberg* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les secrets pour la santé dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes, & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funuste. Lorsque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les missionnaires jésuites de faire l'almanach, ils s'en excusérent d'abord, dit-on, sur les superstitions

extravagantes dont il faut le remplir. (a) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes* se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portoit un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long temps qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberg* & du Messager boiteux, & des astrologues de la

(a) Voyez *du Halde* & *Parennin*.

Chine, jusqu'au temps où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois fesant trois cents quatre jours; cela n'était ni solaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du temps de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout, il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne sais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes leur *Phasé* ou *Pascha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rousse*; & cette époque arrivait souvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *Phasé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du

même mois, & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste Vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit (*) que la raison en est prise du verset des Cantiques *Pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs précisément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St Jean n'a été portée au 24 de juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St Jean* avait dit : en parlant de JESUS-CHRIST, il

(*) Voyez *Calendrier romain*.

faut qu'il croisse & que je diminue. *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St Jean, qui est le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du calendrier assure que la fête de l'assomption est placée au 15 du mois d'auguste nommé par nous *août*, parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que *St Mathias* n'est fêté au mois de février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point, de dire : le soleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point, de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand

quand il est dans les poissons ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eût été très-convenable non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car, étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes les constellations suivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès à présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en disaient autant de vous: pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas ? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou*, (*) était un

(*) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette. *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur.* Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *Céſar* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainſi avérées doivent être admiſes: mais quand un profeſſeur arabe veut abſolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plupart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu; il n'y a guère d'apparence que les voiſins de la Loire & de la Seine voyageaſſent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers, ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne & dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus diſperſées & perdues ne ſoient venues nous enſeigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le chaldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du ſamaritain *doma*, qui ſignifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur aſſure que le mot *badin* eſt pris d'un

terme hébreu qui signifie *astrologue ;* & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? Que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville ?* Que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois et toscan, si la perte d'un temps consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

AMAZONES.

On a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pentésilée*, qui sont peut-être fabuleuses, il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était sur-tout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouses secouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Heraclius* du temps du calife *Abubéker* successeur de *Mahomet*, *Pierre* qui comman-

dait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin ; il les conduisait à Damas : parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvakedi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de cette sœur de *Dérar*) propose à une de ses compagnes nommée *Oserra*, de se soustraire à la captivité ; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes ; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture, & forment un cercle ; comme les vaches se serrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire ; il avance vers ces femmes ; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés ; il balance long-temps à user de la force ; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère* ; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées ; les combattans se parlent souvent assez long-temps avant que d'en venir aux mains : et c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST: « Injuste agresseur, dit-il ensuite à » *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à JESUS mon » DIEU, qui combattra pour les vengeurs de » sa religion.

» Tu profères un mensonge impie, lui répond » *Sergiabil*; JESUS n'est pas plus grand devant » DIEU qu'*Adam*: DIEU l'a tiré de la pous- » sière; il lui a donné la vie comme à un » autre homme: & après l'avoir laissé quelque « temps sur la terre, il l'a enlevé au ciel. » (*a*)

Après de tels discours le combat commence; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban*, fils de *Saïb*, à côté du vaillant *Sergiabil*; *Aban* tombe, & expire: la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens; les Arabes s'en saisissent en criant *allah acbar*; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécussent

(*a*) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que JÉSUS CHRIST n'avait pas été crucifié.

ſans hommes ; au contraire elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioſte* & au *Taſſe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreſſantes.

Il y eut en effet, du temps de la folie des croiſades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthouſiaſme fut porté au point que les Génoiſes entreprirent de ſe croiſer, & d'aller former en Paleſtine des bataillons de juppes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus ſage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI*, roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juſte des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer ſon mari. L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. « Cette princeſſe, dit d'*Argentré*, était vertueuſe outre » tout naturel de ſon ſexe ; vaillante de ſa » perſonne autant que nul homme : elle montait à cheval, elle le maniait mieux que » nul écuyer ; elle combattait à la main ; elle » courait, donnait parmi une troupe d'hommes » d'armes comme le plus vaillant capitaine ; » elle combattait par mer & par terre tout » de même aſſurance, &c. »

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ses États envahis par son compétiteur *Charles de Blois*. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduisit en cendres.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, si connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, sont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comtesse de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siége d'Orléans; elle combattit tout aussi bien, & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignonne assiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette*, à la tête de plusieurs femmes, soutint long-temps un assaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite; & l'exemption de la taille n'est qu'une

preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle de *la Charse*, de la maison de *la Tour du Pin-Gouvernet*, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui fesaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de St Louis n'était pas encore institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes, le nombre n'en est pas grand; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières: mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique, comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION I.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous sentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins, au πνεῦμα des Grecs, au terme dont se sont servi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le sens propre & littéral du latin & des langues qui en sont dérivées, il signifie *ce qui anime*. Ainsi on a dit: L'ame des hom-

mes, des animaux, quelquefois des plantes, pour signifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuse, comme lorsqu'il est dit dans la Genèse : DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des animaux est dans le sang ; & ne tuez point mon ame*, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si l'on peut démêler quelque chose dans le cahos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Égyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noûs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima* ; & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement* ; mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes ? est-ce le même être ? Ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire ?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes ; je dis l'éternel objet : car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous

puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils ? une mère sait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort ? Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées se tracent dans son cerveau & en sortent à son commandement ? Faibles automates, mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière* ; si elle est créée avant nous ; si elle sort du néant dans notre naissance ; si, après nous avoir animés un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes : que sont-elles ? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : Qu'est-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'esprit ? personne assurément n'en sait rien ; c'est un mot si vide de sens, qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? nous n'en connaissons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de

ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penſée.

C'eſt quelque choſe de diſtinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous? Eſt-ce parce que la matière eſt diviſible & figurable, & que la penſée ne l'eſt pas? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière ſont diviſibles & figurables? Il eſt très-vraiſemblable qu'ils ne le ſont point; des ſectes entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant: La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal; donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre; le mouvement, la végétation, la vie ne ſont rien non plus de tout cela; & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation ſont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que DIEU en ait uſé ainſi; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante, &c?

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle?

Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée & ſimple? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà? nous tombons dans un abyme de ténèbres; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle?

L'article *Ame* & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent: *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule l'*ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel ;* & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *Psyché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens ;* & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psyché*, & que *Psyché* l'aima si tendrement : *Pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *Noûs*, *l'intelligence*.

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité

(*b*) Somme de *saint-Thomas*, édition de Lyon 1738.

de péripatéticien, & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psyché était dans la poitrine; *Pneuma* se répandait dans tout le corps, & *Noûs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées, il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siége des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer, & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient: car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *psyché?* était-ce *pneuma?* était-ce *noûs* avec qui on avait conversé en songe? On imagina un fantôme, une figure légère: c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des temps, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour cons-

tant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problême qui ne fut jamais résolu jusqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques Pères de l'Église qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St Irénée* dit (*c*) que l'ame n'est que le souffle de la vie ; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel, & qu'elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

En vain *Tertullien* s'exprime ainsi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile ; (*d*) *corporalitas animæ in ipso Evangelio reluceſcit.* Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément : (*e*) *Pseukai men oun ei ton anthropon polumères esti ;* l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

En vain allègue-t-on *St Hilaire* qui dit dans des temps postérieurs : (*f*) *Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi*

(*c*) Livre V, chap. VII.

(*d*) *De animâ*, cap. VII.

(*e*) Oraison contre les Grecs.

(*f*) *Saint Hilaire* sur *saint Matth.* pag. 633.

les invisibles : tout est formé d'élémens ; & les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.

En vain *St Ambroise*, au sixième siècle, dit : (g) *Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la seule vénérable Trinité.*

Le corps de l'Église entière a décidé que l'ame est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle : ils étaient hommes ; mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité, parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'Église infaillible sur ces points de philosophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu que nous l'appelons *substance* ; or, le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous* ; mais ce dessein nous sera éternellement caché. Ce *dessous* est le secret du Créateur ; & ce secret du Créateur est par-tout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croissons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous pensons, ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être, quel qu'il soit, a des pensées.

(g) Sur *Abraham*, liv. II, chap. VIII.

SECTION

SECTION II.

Des doutes de Locke sur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame*, dans l'Encyclopédie, a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*; parce que le modeste *Locke* a dit : (*h*) « Nous ne serons peut-être jamais » capables de connaître si un être matériel » pense ou non, par la raison qu'il nous est » impossible de découvrir par la contemplation » de nos propres idées, *sans révélation*, si » DIEU n'a point donné à quelque amas de » matière, disposée comme il le trouve à pro- » pos, la puissance d'apercevoir & de penser; » ou s'il a joint & uni à la matière ainsi dis- » posée une substance immatérielle qui pense. » Car par rapport à nos notions, il ne nous » est pas plus mal-aisé de concevoir que DIEU » peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de » la matière la faculté de penser, que de com- » prendre qu'il y joigne une autre substance » avec la faculté de penser; puisque nous » ignorons en quoi consiste la pensée, & à » quelle espèce de substance cet être tout- » puissant a trouvé à propos d'accorder cette » puissance qui ne saurait être créée qu'en » vertu du bon plaisir & de la bonté du Créa- » teur. Je ne vois pas quelle contradiction il » y a que DIEU, cet être pensant, éternel » & tout-puissant, donne, s'il veut, quelques

(*h*) Traduction de *Coste*.

» degrés de sentiment, de perception & de » pensée à certains amas de matière créée & » insensible qu'il joint ensemble comme il le » trouve à propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (*i*)

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât : mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on

(*i*) Voyez le discours préliminaire de M. d'*Alembert*. « On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près » comme *Newton* avait créé la physique. . . . . pour » connaître notre ame, ses idées & ses affections, il » n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal » instruit ; il se contenta de descendre profondément » en lui-même ; & après s'être, pour ainsi dire, con- » templé long-temps, il ne fit dans son traité de l'*En- » tendement humain* que présenter aux hommes le mi- » roir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit » la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la » physique expérimentale de l'ame. »

le voit dans ses objections à *Descartes*. « Il » est vrai, dit *Gassendi*, que vous connaissez » que vous pensez, mais vous ignorez quelle » espèce de substance vous êtes, vous qui » pensez. Ainsi quoique l'opération de la pensée » vous soit connue, le principal de votre » essence vous est caché; & vous ne savez » point quelle est la nature de cette substance » dont l'une des opérations est de penser. » Vous ressemblez à un aveugle qui sentant » la chaleur du soleil, & étant averti qu'elle » est causée par le soleil, croirait avoir une » idée claire & distincte de cette astre; parce » que si on lui demandait ce que c'est que le » soleil, il pourrait répondre que c'est une » chose qui échauffe, &c. »

Le même *Gassendi*, dans sa *Philosophie d'Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse palatine *Elisabeth*, lui dit: « Je confesse » que par la seule raison naturelle nous pou- » vons faire beaucoup de conjectures sur l'ame, » & avoir de flatteuses espérances, mais non » pas aucune assurance. » Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres: contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les Pères des premiers siècles de l'Église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient: DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous

n'avons aucune idée par nous mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner : de-là il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées : car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir ? & ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtème eſt un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au cahos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes ; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

AVANT l'étrange ſyſtème qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſſède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a

donné aux bêtes tous les organes du sentiment, pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur, le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée, que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait: l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée: ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct: & qu'est-ce que l'instinct? Oh oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un

je ne sais quoi ; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses, *je ne sais quoi ;* tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais ;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur les vanités du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables ?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison ?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie, s'explique ainsi : « Je me représente » l'ame des bêtes comme une substance im- » matérielle & intelligente, mais de quelle » espèce ? Ce doit être, ce me semble, un » principe actif qui a des sensations, & qui » n'a que cela..... Si nous réfléchissons sur la » nature de l'ame des bêtes, elle ne nous » fournit rien de son fonds qui nous porte » à croire que sa spiritualité la sauvera de » l'anéantissement. »

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image ; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois ;* pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore

moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le sais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Être suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe: Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. -- Comment! est-ce que vous êtes mort? -- Oui; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où

je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en sût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame, puisque la foi & la raison démontrent cette vérité ; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait : un autre philosophe a dit : *Le propre de l'homme est de penser ; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe (*) essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne

(*) M. de *Voltaire*. Voyez ce qui est relatif aux *Lettres philosophiques*, dans la correspondance générale, de 1730 à 1736.

de

de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités : un français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame ;* mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres ; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique ; qui trahissent leurs amis pour flatter des sots ; qui broient en secret la ciguë dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce*, pour avoir mis en vers le système d'*Epicure ?* un *Cicéron*, pour avoir écrit plusieurs fois qu'après la mort on ne ressent aucune douleur ? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité ? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rap-

port au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser, que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

SUR la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum* ? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées ? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même ? si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une

nature semblable (*k*) ? Ces questions paraissent sublimes ; que sont-elles ? des questions d'aveugles-nés sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset ; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes ? un enfant est plus sage qu'eux ; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être, de nous ignorer ainsi ! j'en conviens, & il y a des choses encore plus tristes ; mais je vous répondrai :

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des

(*k*) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *saint Augustin* qui, dans le liv. VIII de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainsi : *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé à la vérité dire que* DIEU *est un corps, mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'est pas permis d'attribuer à* DIEU.

« Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM » corpus esse, verumtamen ejusdem naturæ, cujus ille » est, animos nostros esse putaverunt ; ità non eos movet » tanta mutabilitas animæ, quam DEI naturæ tribuere nefas est. »

sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un registre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant, sentant & pensant ; voilà tout ce que nous en savons : il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille ; sont-elles de même nature ? Si leur essence est de penser, elles pensent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature, l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux ? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux constitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, fesant mieux toutes les fonctions, ne pense-t-il point ? C'est, dites-vous, que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez ; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les

cervelles saines qu'on a disséquées ; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieusement, & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans, ils sont fort au-dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans ; présentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures, prononcez vos sentences, vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON éditeur & commentateur de *Shakespeare*, et évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque ; & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

1°. *La doctrine d'une vie à venir des récom-*

penſes & des châtimens après la mort, eſt néceſſaire à toute ſociété civile.

2°. *Tout le genre-humain*, (& c'eſt en quoi il ſe trompe) *et ſpécialement les plus ſages & les plus ſavantes nations de l'antiquité, ſe ſont accordées à croire & à enſeigner cette doctrine.*

3°. *Elle ne peut ſe trouver en aucun endroit de la loi de Moïſe; donc la loi de Moïſe eſt d'un original divin: ce que je vais prouver par les deux ſyllogiſmes ſuivans.*

PREMIER SYLLOGISME.

Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire: la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe; donc la religion juive était ſoutenue par une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

Les anciens légiſlateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enſeignerait pas l'immortalité de l'ame ne pouvait être ſoutenue que par une providence extraordinaire: Moïſe a inſtitué une religion qui n'eſt pas fondée ſur l'immortalité de l'ame; donc Moïſe croyait ſa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt cette aſſertion de *Warburton*, qu'il a miſe en gros caractères à la tête de ſon livre. On lui a reproché ſouvent l'extrême témérité & la

mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines et les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire ; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens et modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Écriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses ; (*k*)

(*k*) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée ? Si elle est

mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un miniſtre d'État qu'immédiatement après avoir fait ſon livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de ſe rétracter & de demander pardon. En Angleterre, il eſt devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente : c'était de quoi adoucir ſes mœurs.

SECTION VI.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de *Moïſe*, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connoiſſance de ce dogme néceſſaire*, &

néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion ? Ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il la ſavait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-penſans, vos fades plaiſanteries avec eux, & vos baſſeſſes auprès de milord *Hardwicke* ne vous ſauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couverts ; & vous apprendrez que quand on dit des choſes hardies, il faut les dire modeſtement.

que les ſaducéens ne l'admettaient pas du temps de notre Seigneur JESUS.

Il interprète à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (*l*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac & le Dieu de Jacob : or* DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les Egliſes. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres ſavans l'ont réfuté. Les philoſophes anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'Egliſe anglicane ; & cet homme après cela s'aviſe de traiter les gens d'impies : ſemblable au perſonnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliſeur de maiſons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces : Au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui ; & perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes ſectes principales ; celle d'*Epicure* qui

(*l*) *Saint Mathieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

affirmait que la Divinité était inutile au monde, et que l'ame périt avec le corps ; & celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines et des récompenſes après la mort.

Il nous reſte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros et tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même et les plus perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe* que *Clément*, qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une autre vie, & qu'il conſulta *St Pierre* à Céſarée. Nous ſommes bien loin de croire que *St Clément* ait écrit cette hiſtoire qu'on lui attribue ; mais elle fait voir quel beſoin avait le genre-humain d'une révélation préciſe. Tout ce qui peut nous ſurprendre, c'eſt qu'un dogme ſi réprimant et ſi ſalutaire ait laiſſé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont ſi peu de temps à vivre, & qui ſe voient preſſés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ames des sots & des monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme et la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encore entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir; son nez est efilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré

monstre, il n'a point d'ame, on ne le baptise pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne fesait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne fesait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée et de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi-bien qu'à un petit je ne sais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point?

quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame.

On demande encore ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? les uns disent qu'il a deux ames, puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

Enfin, on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames

(1) M. le chevalier d'*Angos*, savant astronome, a observé avec soin pendant plusieurs jours un lézard à deux têtes, & il s'est assuré que le lézard avait *deux volontés* indépendantes, dont chacune avait un pouvoir presque égal sur le corps qui était unique. Quand on présentait au lézard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait chercher le pain, & l'autre voulait que le corps restât en repos.

partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait : mais soyons justes devant DIEU, quelqu'ignorans que nous soyons nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame. (*).

SECTION VIII.

Il faut que je l'avoue, lorsque j'ai examiné l'infaillible *Aristote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*, j'ai pris toutes ces épithètes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les philosophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de persuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient sur leur parole, & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne craindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, *Descartes* & *Mallebranche*. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mère de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie ensuite.

Pour le père *Mallebranche*, il est bien persuadé que nous voyons tout en DIEU ; il a trouvé des partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Plusieurs philosophes ont donc fait le roman

(*) *Œuvres philosophiques*, tome I.

de l'ame ; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke* : il ſe pourrait bien faire que *Locke* eût raiſon contre *Deſcartes* & *Mallebranche*, & qu'il eût tort contre la ſorbonne ; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement : les théologiens décident divinement, c'eſt toute autre choſe. La raiſon & la foi ſont de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de *Locke* que je cenſurerais ſi j'étais théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothèſe, comme conjecture de ſimple philoſophie. Humainement parlant, il s'agit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame.

1°. Le mot d'ame eſt de ces mots que chacun prononce ſans l'entendre : nous n'entendons que les choſes dont nous avons une idée ; nous n'avons point d'idée d'ame, d'eſprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeler ame cette faculté de ſentir & de penſer, comme nous appelons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raiſonneurs ſont venus enſuite, & ont dit : L'homme eſt compoſé de matière & d'eſprit ; la matière eſt étendue & diviſible ; l'eſprit n'eſt ni étendu ni diviſible ; donc il eſt, diſent-ils, d'une autre nature. C'eſt un aſſemblage d'êtres qui ne ſont point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame ;

elle n'a point de parties ; donc elle eſt éternelle : elle a des idées pures & ſpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc DIEU les lui donne ; donc elle apporte en naiſſant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces meſſieurs qu'ils ſont bien ſavans. Ils nous diſent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident enſuite nettement ce qu'elle eſt ; & moi je leur dis : Vous ne connaiſſez ni l'eſprit ni la matière. Par l'eſprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penſer ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain aſſemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de ſolidités, & il vous a plus d'appeler cela matière, & vous avez aſſigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être ſûrs ſeulement de l'exiſtence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enſeignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la ſolidité ; & moi je vous dis modeſtement qu'elle eſt capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaiſſons pas. Vous dites que l'ame eſt indiviſible, éternelle, & vous ſuppoſez ce qui eſt en queſtion. Vous êtes à peu près comme un régent de collége, qui, n'ayant vu d'horloge de ſa vie, aurait tout d'un coup entre ſes mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme bon péripatéticien eſt frappé de la juſteſſe avec laquelle les aiguilles diviſent & marquent les temps, & encore plus étonné

étonné qu'un bouton poussé par le doigt sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des anges qui font aller les sphères célestes, & il fait soutenir dans la classe de belles thèses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le système de l'ame des montres, qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorsqu'il a environ six semaines ; que cette ame à son arrivée est pourvue des idées métaphysiques ; connaissant donc l'esprit, les idées abstraites, l'infini fort clairement ; étant, en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'uterus avec une ignorance crasse ; elle a passé dix-huit mois à ne connaître que le teton de sa nourrice ; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avait quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont

jamais eu une seule de ces idées. En vérité, à quoi pensait l'ame de *Descartes* & de *Mallebranche*, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des philosophes.

Le jour que sa mère est accouchée de lui & de son ame, il est né dans la maison un chien, un chat & un serin. Au bout de dix-huit mois je fais du chien un excellent chasseur; à un an le serin siffle un air; le chat, au bout de six semaines, fait déjà tous ses tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne sait rien. Moi, homme grossier, témoin de cette prodigieuse différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le serin sont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant est un automate. Cependant petit à petit je m'aperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire; qu'il a les mêmes passions que ces animaux; & alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connaître ses divers besoins. J'aperçois qu'à l'âge de six ou sept ans l'enfant combine dans son petit cerveau presqu'autant d'idées que mon chien de chasse dans le sien; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connaissances. Alors que dois-je penser de lui? irai-je croire qu'il est d'une nature tout-à-fait différente? Non, sans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un *Newton*: vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au

moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais saigner l'un & l'autre outre mesure; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus; & si je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des passions de toute espèce, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'aperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves; il chasse, il crie après la proie. Mon homme enfant étant dans le même état, parle à sa maîtresse, & fait l'amour en songe. Si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'apercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit à petit, & s'affaiblit aussi par degrés. J'aperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'*Archimède* & une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penserai que DIEU a donné des portions d'intelligence

à des portions de matière organisée pour penser : je croirai que la matière a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui seraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens ; nous en avons cinq, ce qui est bien peu de chose. Il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouissent de vingt ou trente sens, & que d'autres espèces encore plus parfaites ont des sens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raisonner, c'est-à-dire, de deviner & de soupçonner. Certainement il s'est passé bien du temps avant que les hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux : ensuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'apercevoir & de sentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *instinct* dans la brute. Je satisferai à cette question quand les physiciens m'auront appris ce que c'est que le *son*, la *lumière*, l'*espace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'esprit du sage *Locke* : La philosophie consiste

à s'arrêter quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſur-tout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre appelée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette propoſition : vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondrait *Locke*, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de DIEU ? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſûrer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à DIEU de donner à la matière le ſentiment & le penſer ? Faibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, quelle qu'elle ſoit, penſe.

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la puiſſance de penſer ? car ſi la matière de la pierre ne reſtait pas, ce ne ſerait plus une pierre, ce ſerait une pierre anéantie & un ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes, votre ignorance & la puiſſance immenſe du Créateur ; votre igno-

rance qui se révolte contre la matière pensante, & la puissance du Créateur à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous qui savez que la matière ne périt pas, vous contesterez à DIEU le pouvoir de conserver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée ! L'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a des philosophes qui croient le vide ; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les chrétiens qui croient la transsubstantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en savoir plus que vous n'en savez : vous avez beau faire, vous ne saurez jamais autre chose, sinon que vous êtes corps, & que vous pensez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs syllogismes pour des oracles, & leurs superstitions pour la religion, regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte ; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des philosophes qui feront jamais tort à la religion. Il est assuré que la lumière vient du soleil, & que les planètes tournent autour de cet astre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon. Il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluie : on n'en respecte pas moins le texte sacré, qui dit que DIEU posa

son arc dans les nues, après le déluge, en signe qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le mystère de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues, ils n'en sont pas moins révérés chez les philosophes catholiques, qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes et les conciles; & les papes ont reconnu les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philosophe *St Augustin*, serait tombé du ciel.

Au reste, je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens et même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout d'un coup à la religion & à la patrie. (*)

SECTION IX.

JE suppose une douzaine de bons philosophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette île, & surtout douze bons

(*) Cette section est tirée presqu'en entier de ces *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*, qui ont été la première hostilité de la longue guerre entre M. de *Voltaire* & les théologiens.

philosophes, sont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction est permise. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui semble se perdre & ensuite se renouveler: & ne sachant pas trop comment les plantes naissent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroissement, ils appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on. C'est un mot, répondent-ils, qui sert à exprimer le ressort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un mécanicien, que tout cela se fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos philosophes. Il y a dans cette végétation autre chose que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir secret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce suc qui les nourrit; & ce pouvoir, qui n'est explicable par aucune mécanique, est un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainsi bien disputé, nos raisonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, disent-ils après un long examen, voilà des êtres organisés comme nous! Ils ont incontestablement de la mémoire, & souvent plus que nous. Ils ont nos passions; ils ont de la connaissance; ils font entendre tous leurs besoins; ils perpétuent comme nous leur espèce. Nos philosophes disséquent quelques-uns de ces êtres; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi! disent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du sentiment, afin qu'ils n'eussent point de sentiment?

sentiment ? Il serait absurde de le penser. Il y a certainement en eux quelque chose que nous appelons aussi *ame*, faute de mieux ; quelque chose qui éprouve des sensations, & qui a une certaine mesure d'idées. Mais ce principe, quel est-il ? est-ce quelque chose d'absolument différent de la matière ? est-ce un esprit pur ? est-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaissons guère, & l'esprit pur que nous ne connaissons pas ? est-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organisée ?

Ils font alors des expériences sur des insectes, sur des vers de terre ; ils les coupent en plusieurs parties, & ils sont étonnés de voir qu'au bout de quelque temps il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal se reproduit, & tire de sa destruction même de quoi se multiplier. A-t-il plusieurs ames, qui attendent, pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils ressemblent aux arbres, qui repoussent des branches & qui se reproduisent de bouture ; ces arbres ont-ils plusieurs ames ? Il n'y a pas d'apparence ; donc il est très-probable que l'ame de ces bêtes est d'une autre espèce que ce que nous appelons *ame végétative* dans les plantes ; que c'est une faculté d'un ordre supérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière : c'est une nouvelle preuve de sa puissance ; c'est un nouveau sujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raisonneur, entend ce discours, & leur dit : Vous êtes des scélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames : car vous niez l'immor-

talité de l'ame de l'homme. Nos philosophes se regardent tout étonnés ; l'un deux lui répond avec douceur : Pourquoi nous brûler si vîte ? Sur quoi avez-vous pu penser que nous ayons l'idée, que votre cruelle ame est mortelle ? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui sont organisées comme nous, la faculté d'avoir des sentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt aussi.

Le philosophe répond : Nous ne sommes point du tout sûrs que ce que nous appelons *ame* dans les animaux périsse avec eux ; nous savons très-bien que la matière ne périt pas, & nous croyons qu'il se peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque chose qui conservera toujours, si DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'assurons pas, à beaucoup près, que la chose soit ainsi : car il n'appartient guère aux hommes d'être si confians ; mais nous n'osons borner la puissance de DIEU. Nous disons qu'il est très-probable que les bêtes, qui sont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'est-à-dire, des présens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une substance étendue ; ensuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajouter la solidité ; quelque temps après il a fallu admettre que cette matière a une force, qu'on nomme *force d'inertie* ; après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit ſur nos ſens comme les autres corps : mais il ne tend point à un centre comme eux ; il s'échappe, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux lois de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guère rendre raiſon, qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque choſe dans la lumière qui la diſtingue de la matière connue ; il ſemble que la lumière ſoit un être mitoyen entre les corps & d'autres eſpèces d'êtres que nous ignorons. Il eſt très-vraiſemblable que ces autres eſpèces ſont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainſi une chaîne de ſubſtances qui s'élèvent à l'infini.

Uſque adeò quod tanget idem eſt, tamen ultima diſtant ?

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, ſi quelque choſe en eſt digne. Parmi ces ſubſtances, il a pu ſans doute en choiſir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine ;* les livres ſaints, que nous avons lus, nous apprennent que cette ame eſt immortelle. La raiſon eſt d'accord avec la révélation ; car comment une ſubſtance quelconque périrait-elle ? tout mode ſe détruit,

l'être reste. Nous ne pouvons concevoir la création d'une substance, nous ne pouvons concevoir son anéantissement ; mais nous n'osons affirmer que le maître absolu de tous les êtres ne puisse donner aussi des sentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière*. Vous êtes bien sûr que l'essence de votre ame est de penser, & nous n'en sommes pas si sûrs : car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe ; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans*; & tout cela nous a fait naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atome, conserver à jamais cet atome, & son présent, ou le détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces ? Seriez-vous bien assez intrépides pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre supérieur, & qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux

qui ſont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez que je ſache comment j'ai des idées : l'ame eſt une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puiſſe inférer que nos ames ſont mortelles ? Encore une fois, nous penſons comme vous ſur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous ſommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin q e s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtreindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun ; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre : paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à répliquer, parla long-temps & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire ; & après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi bien que dans

notre temps ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne persécutait point les philosophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous lisons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laissé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ses parens cochons, personne n'y trouva à redire ; sa secte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtisseurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les stoïciens reconnaissaient un Dieu, à peu près tel que celui qui a été si témérairement admis depuis par les spinosistes ; le stoïcisme cependant fut la secte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens fesaient leurs dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroisie en ne se mêlant de rien. Ces épicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés : on les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnosophistes, ne nous fesaient pas l'honneur de penser que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le Dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres.

Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot, chez les Grecs & chez les Romains, autant de sectes, autant de manières de penser sur DIEU, sur l'ame, sur le passé & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes bien fâchés ; mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome : *Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.* « Rien n'est après » la mort ; la mort même n'est rien. » Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait, tout allait à l'ordinaire, & les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en dieux bienfesans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous seulement aux Juifs. Tout superstitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce misérable peuple, il honorait cependant les pharisiens qui admettaient la fatalité de la destinée & la métempsycose ; il portait aussi respect aux saducéens qui niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, & qui se fondaient sur la loi de *Moïse*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompense après la mort. Les esséniens qui croyaient aussi la fatalité, & qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les pharisiens &

les saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, se brûler, s'exterminer réciproquement si on l'avait voulu. O misérables hommes ! profitez de ces exemples. Pensez & laissez penser. C'est la consolation de nos faibles esprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politesse un turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature ?

C'est ainsi que parla un des philosophes ; un autre ajouta : Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révérés par nos philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinosa*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Fludd*; *Wolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*espion turc*, celui des *lettres persanes*, des *lettres juives*, des *pensées philosophiques*, &c? Non: ce sont, pour la plupart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je? tous les livres de philosophie moderne, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en a fait autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides: elle était avant eux connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du pre-

mier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *ſouterrain*. DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied: *Zoroaſtre* en demanda la raiſon; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſycoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires long-temps avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du ſol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puiſqu'il eſt ſubmergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenſes, & par conſéquent après un eſpace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire ſi ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Aſie; & dans les uns & dans

les autres on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps ; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse*, long-temps avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers ; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un système né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens : ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même* est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du

genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant ; l'autre quart cherche : perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force* ; tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit*.

Mais de grâce, qu'entends-tu par ces mots : Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pouſſe un autre, mais poſſède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force* ? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct* ? Ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble ; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomac ; que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pu te donner aſſez de lumières pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame.

Les premiers philoſophes, ſoit chaldéens, ſoit égyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en

nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très subtil. c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entéléchie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin *Platon*, c'est un composé du *même* & de *l'autre* ; ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel ; mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immateriel ? Non, répondent les savans ; mais nous savons que sa nature est de penser. Et d'où le savez vous ? Nous le savons, parce qu'il pense. O savans ! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'*Epicure* ; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous savons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière. Je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles ; elle a la gravitation vers un centre que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie,

leur instinct ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végération d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indivisibilité de la pensée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de sentir & de penser est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avouez que non: car votre entendement aurait beau dire à votre estomac *digère*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *noûs*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former; tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées & bien peu maîtresses à la maison.

Or, cette première ame animale n'existe

certainement point : elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi. Tu es né, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſavoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte ; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtèmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de DIEU même ; l'autre, qu'elle eſt partie du grand tout ; un troiſième, qu'elle eſt créée de toute éternité ; un quatrième, qu'elle eſt faite & non créée ; d'autres aſſurent que DIEU les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation : elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci ; non, dit celui là, elles vont habiter dans les trompes de fallope. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant ; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale : mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne *la Peironnie* ; il fallait être premier chirurgien du roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps

calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St Thomas, dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir, la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative*; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. *St Thomas* a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté: aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les lois du peuple de DIEU, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que *Moïſe* en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome : « Si, après avoir eu des enfans & » des petits-enfans, vous prévariquez, vous » ſerez exterminés du pays, & réduits à un » petit nombre dans les nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

» Honorez père & mère afin que vous viviez » long-temps.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous » ſerez détruits.....

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie » au printemps & en automne, du froment, » de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes, » afin que vous mangiez & que vous ſoyez » ſoûls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans » vos mains, entre vos yeux, écrivez-les » ſur vos portes, afin que vos jours ſe multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y » rien ajouter ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des » choses prodigieuses, si sa prédiction est vé- » ritable, & si ce qu'il a dit arrive, & s'il » vous dit : Allons, suivons des dieux étran- » gers..... tuez-le aussitôt, & que tout le » peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les » nations, égorgez tout sans épargner un seul » homme, & n'ayez aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, » comme l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui rumi- » nent & dont l'ongle n'est point fendu, comme » chameau, lièvre, porc-épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous » serez bénis dans la ville & dans les champs; » les fruits de votre ventre, de votre terre, » de vos bestiaux seront bénis.....

» Si vous ne gardez pas toutes les ordon- » nances & toutes les cérémonies, vous serez » maudits dans la ville & dans les champs..... » vous éprouverez la famine, la pauvreté; » vous mourrez de misère, de froid, de pau- » vreté, de fièvre; vous aurez la rogne, la » galle, la fistule..... vous aurez des ulcères » dans les genoux & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous » ne lui prêterez point à usure..... parce que » vous n'aurez pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, » & la chair de vos fils & de vos filles, &c. »

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces, il n'y a rien que

de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob* qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer* ; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel* ; mais les Hébreux auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel* ni *Isaïe*, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme ? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de sa mission ? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État : Les saducéens n'auraient pas oc-

cupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes; les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien *Joseph*e, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose: les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps: les esséniens, dit encore *Joseph*e, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien demeurent au delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à DIEU face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout

le reſte de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à ſon ame : Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Tu es je ne ſais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années, tu n'en ſauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

C'eſt ainſi qu'a penſé *Locke*, & avant *Locke* *Gaſſendi*, & avant *Gaſſendi* une foule de ſages ; mais nous avons des bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe foi & l'impudence juſqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, (*) d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite* & *Lucrèce : Mon ami, comment un atome penſe-t-il ? avoue que tu n'en ſais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Perſonne ne ſait ce que c'eſt que l'être appelé *eſprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'eſprit qui ſignifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont cru l'ame corporelle. Il eſt impoſſible à nous autres êtres bornés de ſavoir ſi notre intelligence eſt ſubſtance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être penſant, ou le méchaniſme de la penſée.

(*) Le *Dictionnaire philoſophique*.

On vous crie, avec les respectables *Gassendi* & *Locke*, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui savez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous suffit-elle pas? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de DIEU; & vous, ennemis de la raison & de DIEU, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Esope*; vous lui dites: Tu médis de moi l'an passé, il faut que je suce ton sang. La philosophie ne se venge point: elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.

AMÉRIQUE.

PUISQU'ON ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'être suprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième dégré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la

peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux ; des nègres sans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles ; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins, & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont ; & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hippogriffe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer, avec le jésuite *Lafiteau*, que les Caraïbes descen-

dent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire: D'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on sait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pylade;
Le médaillon du bon Pirithous,
Du sage Achate & du tendre Nisus;
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie

signifie *secoure ton prochain ;* mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux , confie-lui tes secrets s'il est un babillard , prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles* , car un moine , un solitaire peut n'être point méchant & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses* , car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans : les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina* , & *Mécène* le courtisan d'*Octave ;* mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus.*

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en sont plus fortes & plus faibles , selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus , &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous. (*a*) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans , dans nos histoires , sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David.* Il est dit que *David* l'aimait

(*) Voyez l'article *Arabes.*

d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphiboseth* son fils et le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*b*)

AMOUR.

Il y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agaphon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce*, *amor omnibus idem*.

(*b*) Voyez *Amour socratique*.

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend, & qui détourne ſa queue pour le recevoir ; vois comme ſes yeux étincellent, entends ces henniſſemens, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné ; mais n'en ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine ; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur : la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre paſſe ſur eux, & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſemens ; tout ton corps eſt ſenſible ; tes lèvres ſurtout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe ; & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce : enfin tu peux dans tous les temps te

livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rochester* : L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdùm fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

LUCRÈCE, *liv. V.*

On peut, sans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre sur-tout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point

d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messaline* n'en furent point attaquées ; elle est née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues, c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce-là le meilleur des mondes possibles ? Hé quoi ! si *César*, *Antoine*, *Octave* n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fît point mourir *François I* ? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux : je le veux croire ; mais cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les philosophes érotiques ont souvent agité la question si *Héloïse* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités fesait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous futes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table quoiqu'on

n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? est-ce un simple souvenir ? est-ce de l'amitié ? C'est un je ne sais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elysées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque, mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, Mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service : l'extérieur ne subsiste plus ; les rides effraient ; les sourcils blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent : tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensévelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

Les disputes sur l'amour de DIEU ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait DIEU

d'une façon plus convenable, & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des *Oraisons funèbres*, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui declara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus*, où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir & l'argent.

Si madame *Guyon* avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU & le galimatias si cordialement qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse : traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le style de l'abbé *Cotin*, & de la prose dans le goût de *Polichinelle* ? Il est étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans ses *Maximes des saints*, d'après le bienheureux *François de Sales* : *Je n'ai presque point de désirs ; mais si j'étais à renaître je n'en aurais point du tout. Si* DIEU *venait à moi, j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'est sur cette proposition que roule tout

ſon livre ; on ne condamna point *St François de Sales* ; mais on condamna *Fénélon*. Pourquoi ? c'eſt que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que *Fénélon* en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique ſe trouve peut-être dans la ſatire de *Boileau* ſur l'*amour de* DIEU, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande
A pour moi, dit ce DIEU, l'amour que je demande.

S'il faut paſſer des épines de la théologie à celles de la philoſophie qui ſont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet ſans aucun retour ſur ſoi-même, ſans aucun mélange d'amour-propre intéreſſé. Nous ne pouvons comparer les choſes divines aux terreſtres, l'amour de DIEU a un autre amour. Il manque préciſément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour ſublime. Cependant, puiſqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaiſons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en ſculpture, en architecture, en poëſie, en éloquence, nous entendons une muſique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons ſans qu'il nous en revienne le plus léger avantage ; c'eſt un ſentiment pur ; nous allons même juſqu'à ſentir quelquefois de la véné-

ration, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embrasserions.

C'est à peu près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne sais quoi de vaste & d'indéterminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer jusqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expressions de *St François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher? les extravagances du style d'une dame de Montargis, & quelques expressions peu mesurées de sa part lui nuisirent.

Où était le mal? on n'en sait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-même: Dans quelques années personne ne se souciera de mes ergotismes, on ergoterait beaucoup moins. Ah! *Louis XIV*! *Louis XIV*! il fallait laisser deux hommes de génie sortir de la sphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus

obscur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'histoire par quelle chaîne invisible, par quels ressorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les événemens qui empoisonnent nos jours, sont liés ensemble, se heurtent & forment nos destinées. *Fénélon* meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois conversations mystiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon*, le neveu du grand *Turenne*, est persécuté pour n'avoir pas lui-même persécuté à Rome l'archevêque de Cambrai son ami : il est contraint de sortir de France, & il perd toute sa fortune.

C'est par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phrases obscures d'un livre imprimé dans Amsterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin il sort de ces cachots mêmes un cri dont le retentissement fait tomber par terre toute une société habile & tyrannique fondée par un fou ignorant.

AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans les *Essais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale ; (dans son *Traité de la charité*, chap. II.) dit *que par le moyen des gibets & des roues*

qu'on a établis en commun, on réprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourse commune, & si on réprime des pensées avec des roues; mais il me semble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'assassinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait assassiner sa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse, c'est un sentiment naturel à tous les hommes; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un passant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses comparriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disait

un des ſpectateurs ! Renoncement à moi-même ! reprit le faquir ; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation ; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce : il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

Si l'amour qu'on a nommé *ſocratique & platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il y faut applaudir : ſi c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice deſtructeur du genre-humain, s'il etait général ; qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes. C'eſt la jeuneſſe aveugle

qui, par un instinct mal démêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (*a*).

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme: c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux; c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend: on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citràque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente: aussi ce qui ne

(*a*) Voyez *Onanisme*.

paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, (*b*) eſt une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moſcovite.

Je ne puis ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*c*)

Mais en bonne foi, *Solon* était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de ſa république. Accuſera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide ?* & qu'il dit :

Amplectar hunc & illam.
Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

(*b*) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groſſière, oſe citer je ne ſais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus pederaſtes*, Socrate ſaint b... Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher* ; mais cet abbé, non moins groſſier, s'eſt trompé encore lourdement ſur *Zoroaſtre* & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

(*c*) Traduction d'*Amiot*, grand-aumônier de France.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas *dignes du véritable amour;* (*d*) mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infame : c'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune-homme* étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires : institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans institués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans : & si cette abo-

(*d*) Voyez l'article *Femme*.

mination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre. Mais, moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans, rédigée dans le *Sadder*. Il est dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie: les lois de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola?*

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel, en 1771, enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert: il

se

se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. (*) Les moines chargés d'élever la jeunesse ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques : étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis ; Horace* son autre favori fesait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satires un garçon & une fille ; (*e*) mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui fesaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licencieux, comme *Pétrone*, Rome eut des Professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conserver la pureté de la première jeunesse : *Cavendum*

(*) Voyez *Pétrone*.

(*e*) *Præsto puer impetus in quem*
Continuò fiat.

non solùm crimine turpitudinis, sed etiam suspicione. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*f*) contre les mœurs. (1)

(*f*) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime : on brûla *des Chaufours* à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III* & tant d'autres rois ?

Quand on brûla *des Chaufours*, on se fonda sur les *établissemens de Saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. *Si aucun est soupçonné de b. . . . doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble sont au baron*, &c. *Saint Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de *b . . Saint Louis* entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions sur un sujet odieux et dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civilisation : l'histoire grecque, l'histoire romaine ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples avant qu'ils eussent formé une société régulière dirigée par des lois écrites.

Cela suffit pour expliquer par quelle raison ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propose point à un peuple libre des lois sévères contre une action, quelle qu'elle soit, qui y est devenue habituelle.

AMPLIFICATION.

On prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce

Pluſieurs des nations germaniques eurent long-temps des lois écrites qui admettaient la compoſition pour le meurtre. *Solon* ſe contenta donc de défendre cette turpitude entre les citoyens & les eſclaves ; les Athéniens pouvaient ſentir les motifs politiques de cette défenſe, & s'y ſoumettre : c'était d'ailleurs contre les eſclaves ſeuls, & pour les empêcher de corrompre les jeunes gens libres, que cette loi avait été faite ; & les pères de famille, quelles que fuſſent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y oppoſer.

La ſévérité des mœurs des femmes dans la Grèce, l'uſage des bains publics, la fureur pour les jeux où les hommes paraiſſaient nus, conſervèrent cette turpitude de mœurs, malgré les progrès de la ſociété & de la morale. *Lycurgue*, en laiſſant plus de liberté aux femmes, & par quelques autres de ſes inſtitutions, parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Grèce.

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agreſtes, lorſqu'il connaît les arts, le luxe, les richeſſes, s'il conſerve ſes vices, il cherche du moins à les voiler. La morale chrétienne, en attachant de la honte aux liaiſons entre les perſonnes libres, en rendant le mariage indiſſoluble, en pourſuivant le concubinage par des cenſures, avait rendu l'adultère commun ; comme toute eſpèce de volupté était également un péché, il fallait bien préférer celui dont les ſuites ne peuvent être publiques : & par un renverſement ſingulier, on vit de véritables crimes devenir plus communs, plus tolérés, & moins honteux dans l'opinion que de ſimples faibleſſes. Quand les Occidentaux commencèrent à ſe policer, ils imaginèrent de cacher l'adultère ſous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partage-

qu'on doit dire, on n'amplifie pas; & quand on l'a dit, si on amplifie, on dit trop. Présenter

raient point; les amans n'osaient rien demander, & c'était tout au plus après dix ans d'amour pur, de combats, de victoires remportées dans les jeux, &c., qu'un chevalier pouvait espérer de trouver un moment de faiblesse. Il nous reste assez de monumens de ce temps, pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette espèce d'hypocrisie. Il en fut de même à peu près chez les Grecs devenus polis; les liaisons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux; les jeunes gens s'unissaient par des sermens, mais c'était ceux de vivre & de mourir pour la patrie; on s'attachait à un jeune homme, au sortir de l'enfance, pour le former, pour l'instruire, pour le guider; la passion qui se mêlait à ces amitiés, était une sorte d'amour, mais d'amour pur. C'était seulement sous ce voile, dont la décence publique couvrait les vices, qu'ils étaient tolérés par l'opinion.

Enfin, de même que l'on a souvent entendu chez les peuples modernes faire l'éloge de la galanterie chevaleresque, comme d'une institution propre à élever l'ame, à inspirer le courage, on fit aussi chez les Grecs l'éloge de cet amour qui unissait les citoyens entr'eux.

Platon dit que les Thébains firent une chose utile de le prescrire, parce qu'ils avaient besoin de polir leurs mœurs, de donner plus d'activité à leur ame, à leur esprit engourdis par la nature de leur climat & de leur sol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'est ainsi que, lorsqu'un prince fesait publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de sa dame, il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ses chevaliers, & d'adoucir leurs mœurs; ce n'était point l'adultère, mais seulement la galanterie qu'il voulait encourager dans ses États. Dans Athènes, suivant *Platon*, on devait se borner à la tolérance. Dans les États monarchiques, il était utile d'empêcher ces liaisons entre les hommes; mais elles étaient dans les républiques un obstacle à l'établissement durable de la tyrannie. Un tyran, en immolant un citoyen, ne pouvait savoir quels vengeurs il allait armer contre lui; il était exposé sans cesse à

aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces, ce n'est point amplifier; mais ajouter, c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force: mais en évitant l'amplification, craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que

voir dégénérer en conspirations, les associations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant, malgré ces idées si éloignées de nos opinions & de nos mœurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuse, toutes les fois qu'il se montrait à découvert, & sans l'excuse de l'amitié ou des liaisons politiques. Lorsque *Philippe* vit sur le champ de bataille de Chéronée, tous les soldats qui composaient le *bataillon sacré*, le *bataillon des amis* à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu: *Je ne croirai jamais*, s'écria-t-il, *que de si braves gens aient pu faire ou souffrir rien de honteux.* Ce mot d'un homme souillé lui-même de cette infamie, est une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome cette opinion était plus forte encore: plusieurs héros grecs, regardés comme des hommes vertueux, ont passé pour s'être livrés à ce vice, & chez les Romains on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus; seulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime, ni même celle de déshonneur, à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une passion avilissante. Ce vice est très-rare parmi nous, & il y serait presqu'inconnu sans les défauts de l'éducation publique.

Montesquieu prétend qu'il est commun chez quelques nations mahométanes, à cause de la facilité d'avoir des femmes; nous croyons que c'est *difficulté* qu'il faut lire.

certains vers de *Virgile* sont une amplification, par exemple ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sivæque & sæva quierant
Æquora ; cum medio volvuntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été si difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. *Delille*.

Les astres de la nuit roulaient dans le silence,
Eole a suspendu les haleines des vents,
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos ;
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature, ne fesait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile ; c'est le mot, *at non infelix animi Phœnissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les symptômes de l'amour, & qui a été traduite

heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas ſans doute ſi touchante, ſi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'Enéide n'eſt point une amplification ; c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théâtre dans aucune langue, eſt celui de *Phèdre*. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatigante, ſi c'était une autre qui parlât de la paſſion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue :
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſqu'*Athènes* lui montra ſon ſuperbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à ſa vue, elle fut ſans doute troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une redondance oiſeuſe dans une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre*, mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion ; ſon cœur eſt plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile ?*

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho ?* ces vers quoiqu'imités coulent de source ; chaque mot trouble les ames sensibles & les pénètre ; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée est à la cour d'Argos ; il est amoureux d'une sœur d'*Electre ;* il regrette son ami *Oreste* & son père ; il est partagé entre sa passion pour *Electre* & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes, il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a long-temps.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène ;
Tout nous favorisait ; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs, bien plus qu'au gré des vents ;
Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,

A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaisseau poussé,
Se brise & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son père & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poésie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des désirs ; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins*.

Nous voguâmes long-temps,
Au gré de nos désirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots *du gré des désirs* & *du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les désirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos, ils ne voguaient donc pas au gré de leurs désirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses désirs aussi bien & encore plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses désirs & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie par tous pays, la moitié du conseil a été pour moi & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes désirs, & l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire ;

Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos désirs ; d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir signalé *toute son inconstance*, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée* occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs ?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait vrai qu'une épaisse vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ses malheurs présens, ne doit pas s'appe-

ſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat hîc locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſſe un vaiſſeau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſur-tout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé?

Des cimes de vagues, qui font rouler ſous des abymes des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées, qui ſeraient ſouffertes dans une ode, & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé ; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'Enéide :

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau purent ſe ſauver à la nage.

C'eſt traduire *Virgile* en ſtyle de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto ?* où eſt l'*apparent rari nantes ?* Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous feſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendor maculis.
En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais.

Les satiriques se contentent d'une plaisanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'instruire & éclairer les autres, est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût, & entr'autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récits de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la catastrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler si long-temps; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, & *ses écailles jaunissantes*, & *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite est mort : un monstre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement : *Hippolite est mort. Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit & en moins de mots encore..... *Hippolite n'est plus.* Le père s'écrie; *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour *Thésée*.

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée ; les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine....?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner.

Était-ce à celui qui fait diſcourir *Mentor* & tous ſes perſonnages ſi long-temps, & quelquefois juſqu'à la fatiété, de fermer la bouche à *Théramène* ? Quel eſt le ſpectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaiſir douloureux d'écouter les circonſtances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'eſt pas là une vaine deſcription d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'eſt pas là une amplification mal écrite ; c'eſt la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'eſt *Racine*.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle miſérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il eſt expiré, il a expiré ?* il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne diſant jamais que ce qu'il doit, lorſque les autres diſent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuſe de la première ſcène de *Pompée*.

Quand les dieux étonnés ſemblaient ſe partager ;
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſaient juger.

Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides;
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans, &c.

Ces vers bourfouflés sont sonores: ils surprirent long-temps la multitude, qui, sortant à peine de la grossièreté, & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé par l'événement, seule manière dont ils étaient censés juger? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes cassées, (car on ne connaissait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais

étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour dessiller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de *Démosthènes* & d'*Aristote*.

Le temps même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui la plupart des sermons, des oraisons funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il est temps de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par conséquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui? & en cas de dispute quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien?

Parmi nous combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre temps!

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St Augustin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand-audiencier *l'Etoile* que *Henri IV* chassant vers Creteil entra seul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes, & fait fouetter outrageusement les convives, *pour leur apprendre*, dit *l'Etoile*, *une autrefois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont

mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient *l'Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable ; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 *Henri IV*, dont la physionomie était si remarquable, & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement *l'Etoile*, loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitri*. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le cabaret.

Quatrièmement cette action si tyrannique, si indigne d'un roi, & même de tout honnête-homme, si punissable par les lois dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas souiller l'histoire d'un

conte si plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183: « Les amours de *Louis XIV* ayant été jouées » en Angleterre, ce prince voulut aussi faire » jouer celles du roi *Guillaume*. L'abbé *Brueys* » fut chargé par M. de *Torcy* de faire la pièce: » mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas jouée, » parce que celui qui en était l'objet mourut » sur ces entrefaites. »

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fît une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui ni à personne une proposition si indiscrète & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre *que Louis XIV fut si content de l'opéra d'Isis qu'il fit rendre un arrêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint en 1672, longtemps avant l'opéra d'Isis, des lettres portant

permission d'établir son opéra, & fit inférer dans ces lettres que *les gentilshommes & les demoiselles pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. (*)

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tom. IV, pag. 66, qu'on est fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger.* C'est écrire, c'est juger au hasard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter *Louis XIV* sans raison: ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1673; & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *ana* celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & sur-tout des mensonges insipides, est le *Segraisiana.* Il fut compilé par un copiste de *Segrais*, son domestique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par *la Monnoye*, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains; des inscriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même *Histoire philosophique, &c.* tom. I, pag. 63, que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca, le

(*) Voyez *Opéra.*

capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait : à quoi le vaincu répondit : *Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.* Cette réponse avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France *Charles VII*, & auparavant à un émir sarrazin en Sicile : au reste cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Histoire philosophique*, *&c.* rapporte sérieusement, tom. V, pag. 197, un petit conte inventé par *Steele*; & inséré dans le *Spectateur*; & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steele* oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Éphèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone*, la matrone d'Éphèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable; & le marchand *Inkle*, dans le *Spectateur*, est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle occasion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat! ah, barbare, lui dit *Jarika*! tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand

anglais ; tant mieux je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le diſcours d'une fille de Boſton à ſes juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, eſt une plaiſanterie, un pamphlet de l'illuſtre *Franklin*, & il eſt rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les hiſtoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertance embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air faiſait élever l'eau; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au-deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penſer que

(*) Le livre *de l'eſprit*.

de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe :

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci gît ;* il y a : *Tel fut le deſtructeur du pouvoir légitime*. Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de ſeptembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpeare*. Elle fut faite en effet ſur le champ, par ce célébre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant, quelle épitaphe il lui ferait, s'il venait à mourir. *Shakeſpeare* lui répondit :

Ci gît un financier puiſſant,
Que nous appelons dix pour cent ;

Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu ;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont là que des mépriſes auſſi innocentes que communes ; mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes & a la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt la compilation des prétendus *mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à St

Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets de chambre, c'est là qu'il suppose des lettres de mademoiselle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi : *Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi, si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de *la Vallière* (dit-il dans » un autre endroit) s'était jetée sur un » fauteuil dans un déshabillé léger ; là elle » pensait à loisir à son amant. Souvent le » jour la retrouvait assise dans une chaise, » accoudée sur une table, l'œil fixe, l'ame » attachée au même objet dans l'extase de » l'amour. Uniquement occupée du roi, peut-» être se plaignait-elle en ce moment de la » vigilance des espions d'*Henriette* & de la » sévérité de la reine-mère. Un bruit léger » la retire de sa rêverie ; elle recule de sur-» prise & d'effroi. *Louis* tombe à ses genoux. » Elle veut s'enfuir, il l'arrête : elle menace, » il l'apaise : elle pleure, il essuie ses larmes. »

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *État du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies

les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si long-temps l'Europe.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze *du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges; *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

(*) Voyez *Histoire*.

Anecdote sur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu dom *Juan d'Autriche* frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte écriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

Autre anecdote plus hasardée.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*, toutes déchirées, toutes grasses à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucuns

complices ; leur crime avait été celui du temps : le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples ; & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne sais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très-sèche & très-fautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle *Gabrielle : c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis long-temps si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse, *ces évêques m'édifient ;* mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuient*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* comtesse de Grammont ; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. -- *J'ai découvert un tueur pour moi.* -- *Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple* (sur l'empoisonnement du prince de *Condé* ;) -- *& vous êtes de cette religion !* -- *Si je n'étais huguenot, je me ferais turc.*

Il est difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue sur Henri IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV*, accuse du meurtre de ce héros le duc de *Lerme* : *c'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne ; & il n'y eut en France que le continuateur du président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier ministre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit ou fait séduire, sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat ; assurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigny*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau ; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme ?* C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures.

Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusque-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé secrétement à un misérable tel que *Ravaillac*?

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit *que le maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la jurisprudence de ce temps-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots: *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est*

certain que du vivant même du roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du Roi.

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins; le grand duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du temps de *Henri IV.* S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la Reine: c'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal!

Pourquoi appeler un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables*? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion

mal

mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes prophètent des paroles indiscrètes & violentes ; un domestique les répète, ils les amplifie, il les *enfunesse* encore, comme disent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damiens* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'homme au masque de fer.

L'AUTEUR du *Siècle de Louis XIV* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à St Paul le 3 mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Ste Marguerite, & ensuite

à la bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce *St Mars* qui le vit mourir. Le père *Griset* jésuite a communiqué au public le journal de la bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort* : mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie, en 1669 ; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée ? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien ? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres, en 1685, était

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à sa place, que *Louis XIV* fit faire un service solennel à cette bûche, & que pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des temps; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV* de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le sieur *Marsolan*,

chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom Italien? on le nomma toujours *Marchiali !* Celui qui écrit cet article en sait peut-être plus que le père *Grifet*, & n'en dira pas davantage.

ADDITION DE L'ÉDITEUR.

Il est surprenant de voir tant de savans & tant d'écrivains pleins d'esprit & de sagacité se tourmenter à deviner qui peut avoir été *le fameux Masque de fer*, sans que l'idée la plus simple, la plus naturelle et la plus vraisemblable, se soit jamais présentée à eux. Le fait, tel que M. de *Voltaire* le rapporte, une fois admis, avec ses circonstances; l'existence d'un prisonnier d'une espèce si singulière, mise au rang des vérités historiques les mieux constatées, il paraît que non-seulement rien n'est plus aisé que de concevoir quel était ce prisonnier, mais qu'il est même difficile qu'il puisse y avoir deux opinions sur ce sujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt son sentiment, s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne se fût persuadé que ce n'était pas la peine de donner comme une découverte, une chose qui, selon lui, saute aux yeux de tous ceux qui lisent cette anecdote.

Cependant comme depuis quelque temps cet événement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver

que ce prisonnier célèbre était un secrétaire du duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de *Saint-Mars* donnait à son prisonnier ,) l'auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche ; à moins que le secret ne soit dévoilé par ceux qui peuvent en être les dépositaires , d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce prisonnier pouvait être le comte de *Vermandois* , le duc de *Beaufort* , ou le duc de *Monmouth*. Le savant & très-judicieux auteur de cette dernière opinion a très-bien réfuté les autres ; mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre prince dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de *Saint-Foix* a raison , s'il n'entend parler que des princes dont l'existence était connue ; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer *que le Masque de fer pouvait avoir été un prince inconnu , élevé en cachette , & dont il importait de laisser ignorer totalement l'existence ?*

Le duc de *Monmouth* n'était pas pour la France un prince de si grande importance ; & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette puissance , au moins après la mort de ce duc et de celle de *Jacques II* , à faire un si grand secret de sa détention , s'il eût été en effet le *Masque de fer*. Il n'est guère probable non plus que M. de *Louvois* & M. de *Saint-Mars* eussent marqué au duc de *Monmouth* ce

profond respect que M. de *Voltaire* assure qu'ils portaient au *Masque de fer*.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de *Voltaire* a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester; mais que M. de *Voltaire*, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, sur-tout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi:

« *Le Masque de fer était sans doute un frère, & un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait ce goût pour le linge fin sur lequel M. de *Voltaire* appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, que me rappelant ce même goût du *Masque de fer*, je ne doutai plus qu'il ne fût son fils: ce dont toutes les autres circonstances m'avaient déjà persuadé.

» On sait que *Louis XIII* n'habitait plus depuis long-temps avec la reine, que la naissance de *Louis XIV* ne fut due qu'à un heureux hasard habilement amené, hasard qui obligea absolument le roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc comme je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa faute qu'il ne naissait point d'héritier à *Louis XIII*. La naissance du *Masque de fer* l'aura détrompée. Le *cardinal* à qui elle aura fait confidence du fait, aura su par plus d'une raison tirer parti de ce secret; il aura imaginé de tourner cet événement à son profit, & à celui de l'État. Persuadé par cet exemple que

la reine pouvait donner des enfans au roi, la partie qui produisit le hasard d'un seul lit pour le roi et pour la reine, fut arrangée en conséquence. Mais la reine et le cardinal également pénétrés de la nécessité de cacher à *Louis XIII* l'existence du *Masque de fer*, l'auront fait élever en secret. Ce secret en aura été un pour *Louis XIV*, jusqu'à la mort du cardinal *Mazarin*.

» Mais ce monarque apprenant alors qu'il avait un frère, & un frère ainé que sa mère ne pouvait désavouer, qui d'ailleurs portait peut-être des traits marqués qui annonçaient son origine, faisant réflexion que cet enfant, né durant le mariage, ne pouvait sans de grands inconvéniens & sans un horrible scandale, être déclaré illégitime après la mort de *Louis XIII*, *Louis XIV* aura jugé ne pouvoir user d'un moyen plus sage & plus juste que celui qu'il employa, pour assurer sa propre tranquillité & le repos de l'État : moyen qui le dispensait de commettre une cruauté que la politique aurait représentée comme nécessaire à un monarque moins consciencieux & moins magnanime que *Louis XIV*.

» Il me semble, poursuit toujours notre auteur, que plus on est instruit de l'histoire de ces temps-là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes les circonstances qui prouvent en faveur de cette supposition. »

NOTE DES ÉDITEURS.

Cette anecdote, donnée comme une addition de l'éditeur, dans l'édition de 1771,

passe chez bien des gens de lettres pour être de M. de *Voltaire* lui-même. Il a connu cette édition, & il n'a jamais contredit l'opinion qu'on y avance au sujet de l'*homme au Masque de fer*.

Il est le premier qui ait parlé de cet homme. Il a toujours combattu toutes les conjectures qu'on a faites sur ce *masque*; il en a toujours parlé comme plus instruit que les autres, & comme ne voulant pas dire tout ce qu'il en savait.

Aujourd'hui il se répand une lettre de mademoiselle de *Valois*, écrite au duc, depuis maréchal de *Richelieu*, où elle se vante d'avoir appris du duc d'*Orléans* son père, à d'étranges conditions, quel était l'*homme au Masque de fer*; & cet homme, dit-elle, était un frère jumeau de *Louis XIV*, né quelques heures après lui.

Ou cette lettre, qu'il était si inutile, si indécent, si dangereux d'écrire, est une lettre supposée, ou le régent, en donnant à sa fille la récompense qu'elle avait si noblement acquise, crut affaiblir le danger qu'il y avait à révéler le secret de l'État, en altérant le fait, & en fesant de ce prince un cadet sans droit au trône, au lieu de l'héritier présomptif de la couronne.

Mais *Louis XIV* qui avait un frère, *Louis XIV* dont l'ame était magnanime, *Louis XIV* qui se piquait même d'une probité scrupuleuse, auquel l'histoire ne reproche aucun crime, qui n'en commit d'autre en effet que de s'être trop abandonné aux conseils de *Louvois* & des jésuites, *Louis XIV* n'aurait jamais détenu un

de ses frères dans une prison perpétuelle pour prévenir les maux annoncés par un astrologue auquel il ne croyait pas. Il lui fallait des motifs plus importans. Fils aîné de *Louis XIII*, avoué par ce prince, le trône lui appartenait; mais un fils, né d'*Anne d'Autriche*, inconnu à son mari, n'avait aucun droit, & pouvait cependant essayer de se faire reconnaître, déchirer la France par une longue guerre civile, l'emporter peut-être sur le fils de *Louis XIII* en alléguant le droit de primogéniture, & substituer une nouvelle race à l'antique race des *Bourbons*. Ces motifs, s'ils ne justifiaient pas entièrement la rigueur de *Louis XIV*, servaient au moins à l'excuser: & le prisonnier, trop instruit de son sort, pouvait lui savoir quelque gré de n'avoir pas suivi des conseils plus rigoureux: conseils que la politique a trop souvent employés contre ceux qui avaient quelques prétentions à des trônes occupés par leurs concurrens.

M. de *Voltaire* avait été lié dès sa jeunesse avec le duc de *Richelieu* qui n'était pas discret: si la lettre de mademoiselle de *Valois* est véritable, il l'a connue; mais doué d'un esprit juste, il a senti l'erreur, il a cherché d'autres instructions. Il était placé pour en avoir. Il a rectifié la vérité altérée dans cette lettre, comme il a rectifié tant d'autres erreurs.

Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent

jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*; c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on ne sait où mourut ce célèbre surintendant. Non qu'il importe de le savoir, car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indifférentes; mais ce fait prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie; combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour lequel ont fit les barricades, ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun sens. Je ne sais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père *Griset* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre:

à la bonne heure ; tant d'hommes d'État en ont fait ! Mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi long-temps pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de *Richelieu*, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer, & rendent les Indes tributaires de l'enfer ;* --- Le teſtament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie eſpagnole. -- Ce teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats, il en faut lever cent mille par ménage. -- Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des ſoldats. -- Ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours ſupérieures. -- Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & de rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, & l'enrôler dans la cavalerie. -- Pour mieux conſerver tous ſes privilèges.

Que de trente millions à ſupprimer, il y en a près de ſept dont le rembourſement ne devant être fait qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie de jouiſſance.* -- De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi ſeraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs ſeront rem-

bourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas ; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. -- Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. -- Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste Chapelle de Paris. -- Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir, des revenus de St François, qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. -- Choſe plus importante encore, & plus ſavante, ſur-tout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoît XI*, & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'État ; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge, puiſqu'on le veut, la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anachroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable ; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous

les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte*: cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne sait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai, c'est que le testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort, qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui, que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I., cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikón basiliké?* ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari,

vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiste* ? quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV* ? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épousa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St Barthelemi ? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux ? Ce fait se trouve très-détaillé dans *les remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial*, in-folio, page 689.

Marguerite de Valois, épouse de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage ? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain ! cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funestes & non moins mortelles ; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine, & laissons là les *ana*, les *anecdotes*, les *histoires curieuses de notre temps*, le *nouveau choix de vers* si mal choisis, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots*, &c. & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonymes*, & les *réflexions sur la tragédie nouvelle*, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait

dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait, à la vérité, mieux placer son argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie: du moins je ne l'ai pas vu.

Anecdote ridicule sur Théodoric.

VOICI une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; & Théodoric lui fait aussitôt couper la tête*, en disant: *Si cet homme n'a pas été fidelle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'ostrogoth *Théodoric* assassin de *Symmaque* & de *Boëce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le

champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été, à la fin, de son avis! comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il *infidelle à* DIEU? il était tout au plus infidelle à *Athanase* & à ceux de son parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidelle à DIEU, pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV*, s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV*?

Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ses troupes: *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez; & s'il y a quelque chose de plus abominable, ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue: elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live*; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever

ver de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'Histoire de France*, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent ; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche*, à cet égard, avait raison de dire qu'il ne fesait pas

plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

Lettre de M. de Voltaire ſur pluſieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Damilaville*, philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami M. de *Voltaire*, dans la cataſtrophe mémorable des *Cala* & des *Sirven*. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous la mémoire de ce citoyen, qui, dans une vie obſcure, a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zèle de l'enthouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de *Voltaire* & de M. *Diderot*. Voici la lettre en queſtion.

Au Château de Ferney, 7 mai 1762.

« Par quel haſard s'eſt-il pu faire, mon » cher ami, que vous ayez lu quelques feuilles » de l'*Année littéraire* de maître *Aliboron*? » chez qui avez-vous trouvé ces rapſodies? » il me ſemble que vous ne voyez pas d'or- » dinaire mauvaiſe compagnie. Le monde eſt » inondé des ſottiſes de ces folliculaires qui » mordent parce qu'ils ont faim, & qui ga- » gnent leur pain à dire de plates injures.

» Ce pauvre *Fréron*, (*b*) à ce que j'ai ouï » dire, eſt comme les gueuſes des rues de » Paris, qu'on tolère quelque temps pour le » ſervice des jeunes gens déſœuvrés, qu'on » renferme à l'hôpital trois ou quatre fois par » an, & qui en ſortent pour reprendre leur » premier métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez en- » voyées. Je ne ſuis pas étonné que maître » *Aliboron* crie un peu ſous les coups de fouet

(*b*) Le folliculaire dont on parle eſt celui-là même qui ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du Sr Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1770.

« *Fréron* épouſa ma ſœur, il y a trois ans; (en Bre- » tagne) mon père donna vingt mille livres de dot. Il » les diſſipa avec des filles, & donna du mal à ma ſœur. » Après quoi il la fit partir pour Paris, dans le panier » du coche, & la fit coucher en chemin ſur la paille. » Je courus demander raiſon à ce malheureux. Il feig- » nit de ſe repentir. Mais comme il faiſait le métier » d'eſpion, & qu'il ſut qu'en qualité d'avocat j'avais » pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accuſa » auprès de M. de. . . & obtint une lettre de cachet » pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des » archers dans la rue des Noyers un lundi à dix heu- » res du matin, me fit charger de chaînes, ſe mit à » côté de moi dans un fiacre, & tenait lui-même le » bout de la chaîne . . . &c.

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

» que je lui ai donnés. Depuis que je me suis
» amusé à immoler ce poisson à la risée pu-
» blique sur tous les théâtres de l'Europe,
» il est juste qu'il se plaigne un peu. Je ne
» l'ai jamais vu, DIEU merci. Il m'écrivit une
» grande lettre, il y a environ vingt ans.
» J'avais entendu parler de ses mœurs, & par
» conséquent je ne lui fis point de réponse.
» Voilà l'origine de toutes les calomnies qu'on
» dit qu'il débita contre moi dans ses feuilles.
» Il faut le laisser faire : les gens condamnés
» par leurs juges ont permission de leur dire
» des injures.

» Je ne sais ce que c'est qu'une comédie
» italienne qu'il m'impute, intitulée : *Quand*
» *me mariera-t-on* ? voilà la première fois que
» j'en ai entendu parler. C'est un mensonge ab-
» surde. DIEU a voulu que j'aie fait des pièces
» de théâtre pour mes péchés ; mais je n'ai
» jamais fait de farce italienne. Rayez cela
» de vos anecdotes.

» Je ne sais comment une lettre que j'écrivis
» à mylord *Littleton*, & sa réponse sont tombées
» entre les mains de ce *Fréron* ; mais je puis
» vous assurer qu'elles sont toutes deux en-
» tièrement falsifiées. Jugez-en ; je vous en-
» voie les originaux.

» Ces messieurs les folliculaires ressemblent
» assez aux chiffonniers, qui vont ramassant
» des ordures pour faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anec-
» dote, & bien digne du public, qu'une lettre
» de moi au professeur *Haller*, & une lettre
» du professeur *Haller* à moi ! & de quoi
» s'avisa M. *Haller* de faire courir mes lettres &

» les siennes? & de quoi s'avise un folliculaire
» de les imprimer & de les falsifier pour gagner
» cinq sous? Il me la fait signer du château
» de Tourney, où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment
» des jeunes gens oisifs, & tombent le mo-
» ment d'après dans l'éternel oubli où tous
» les riens de ce temps-ci tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le
» *Quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait
» pas est très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans
» le *Siècle de Louis XIV*, que parce que j'en
» étais sûr, & je n'ai point rapporté celle du
» *Nycticorax*, parce que je n'en étais pas
» sûr. C'est un vieux conte qu'on me fesait dans
» mon enfance au collége des jésuites, pour me
» faire sentir la supériorité du père de *la Chaise*
» sur le grand-aumônier de France. On préten-
» dait que le grand-aumônier, interrogé sur la
» signification de *niticorax*, dit que c'était un
» capitaine du roi *David*, & que le révérend
» père *la Chaise* assura que c'était un hibou;
» peu m'importe. Et très-peu m'importe en-
» core qu'on fredonne pendant un quart-
» d'heure dans un latin ridicule un *Nycticorax*
» grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV*
» d'ignorer le latin; il savait gouverner, il
» savait faire fleurir tous les arts, cela vaut
» mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs,
» cette ignorance du latin ne venait pas de
» sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit
» de lui-même l'italien & l'espagnol.

» Je ne sais pas pourquoi l'homme que le
» folliculaire fait parler me reproche de citer

» le cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire » *que j'aime à citer de grands noms.* Vous » savez, mon cher ami, que mes grands » noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de » *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de » *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand » pour moi, ce serait le nom de l'abbé *Fleuri*, » auteur des *discours patriotiques & savans*, » qui ont sauvé de l'oubli son *histoire ecclé-* » *siastique;* & non pas le cardinal de *Fleuri* » que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, » & qui, quand il le fut, fit exiler un des » plus respectables hommes de France, l'abbé » *Pucelle*, & empêcha bénignement, pendant » tout son ministère, qu'on ne soutînt les » quatre fameuses propositions sur lesquelles » est fondée la liberté française dans les choses » ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands-hommes que ceux » qui ont rendu de grands services au genre » humain.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire » le *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien con- » sulter des généraux, des ministres, des au- » môniers, des dames & des valets de chambre. » Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, » & il m'apprit fort peu de chose. M. le maré- » chal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant » quatre ou cinq années de temps, comme » vous le savez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il » voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plu- » sieurs anecdotes, que je n'ai données que » pour ce qu'elles valaient.

» M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit,

» par une seul ligne en marge de mes ques-
» tions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part
» à ce fameux testament du roi d'Espagne
» *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.
» Il n'est pas permis d'écrire une histoire
» contemporaine autrement qu'en consultant
» avec assiduité & en confrontant tous les
» témoignages. Il y a des faits que j'ai vus
» par mes yeux, & d'autres par des yeux
» meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur
» les choses essentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement
» cette justice : je crois ne m'être guère trompé
» sur les petites anecdotes, dont je fais très-
» peu de cas ; elles ne sont qu'un vain amu-
» sement. Les grands événemens instruisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a
» rendu le témoignage authentique que j'avais
» parlé de toutes les choses importantes ar-
» rivées sous le règne de *Charles XII*, ce
» héros imprudent, comme si j'en avais été
» le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je les
» abandonne à qui voudra ; je ne m'en soucie
» pas plus que de l'histoire des quatre fils
» *Aymon*.

» J'estime bien autant celui qui ne sait pas
» une anecdote inutile que celui qui la sait.

» Puisque vous voulez être instruit des
» bagatelles & des ridicules, je vous dirai
» que votre malheureux folliculaire se trompe,
» quand il prétend qu'il a été joué sur le
» théâtre de Londres avant d'avoir été berné
» sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La
» traduction, ou plutôt l'imitation de la co-

» médie de l'Ecoſſaiſe & de *Fréron*, faite par
» M. *George Colman*, n'a été jouée ſur le
» théâtre de Londres qu'en 1766, & n'a été
» imprimée qu'en 1767, chez *Beket* & de *Hondt*.
» Elle a eu autant de ſuccès à Londres qu'à
» Paris, parce que par tout pays on aime la
» vertu des *Lindanes* & des *Freeport*, & qu'on
» déteſte les folliculaires qui barbouillent du
» papier & mentent pour de l'argent. Ce fut
» l'illuſtre *Garrick* qui compoſa l'épilogue.
» M. *George Colman* m'a fait l'honneur de
» m'envoyer ſa pièce; elle eſt intitulée *The*
» *English Merchant*.

» C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Lon-
» dres, à Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à
» Parme, & juſqu'en Suiſſe on ſe ſoit égale-
» ment moqué de ce *Fréron*. Ce n'eſt pas à
» ſa perſonne qu'on en voulait: il prétend
» que l'Ecoſſaiſe ne réuſſit à Paris que parce
» qu'il y eſt déteſté; mais la pièce a réuſſi à
» Londres, à Vienne, où il eſt inconnu. Per-
» ſonne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand
» *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

» Ce ſont là des anecdotes littéraires aſſez
» bien conſtatées: mais ce ſont, ſur ma parole,
» les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais
» dites. Mon ami, un chapitre de *Cicéron*,
» *de officiis*, & *de naturâ deorum*, un cha-
» pitre de *Locke*, une lettre provinciale, une
» bonne fable de *la Fontaine*, des vers de
» *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit
» occuper un vrai littérateur.

» Je voudrais bien ſavoir quelle utilité le
» public retirera de l'examen que fait le fol-
» liculaire, ſi je demeure dans un château ou
» dans

» dans une maison de campagne. J'ai lu dans » une de quatre cents brochures faites contre » moi par mes confrères de la plume, que » madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait » présent un jour d'un carrosse fort joli & » de deux chevaux gris pommelés, que cela » déplut fort à M. le duc de *Richelieu*. Et » là-dessus on bâtit une longue histoire. Le » bon de l'affaire, c'est que dans ce temps-là » M. le duc de *Richelieu* n'avait point de » femme.

» D'autres impriment mon *porte-feuille* » *retrouvé*, d'autres mes *lettres à M. B. & à* » *madame D.* à qui je n'ai jamais écrit; & » dans ces lettres, toujours des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres* » *prétendues de la reine Christine*, de *Ninon* » *l'Enclos?* &c. &c. Des curieux mettent ces » sottises dans leurs bibliothèques, & un jour » quelque érudit aux gages d'un libraire les » fera valoir comme des monumens précieux » de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel » opprobre de littérature! quelle perte de » temps! »

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ces anecdotes; mais en général on peut assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.

(Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres juives.)

En 1723 le père *Fouquet* jésuite revint en France, de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté a la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait amener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe, rue St. Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet* fut aussi incontinent les desseins des révérends pères; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne savait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait besoin d'eux,

Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal, qui par intérêt eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur le champ une lettre de cachet, la chose du monde dont un ministre est quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua ; il trouva un homme qui fesait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris ; il trouvait les mœurs des Français assez étranges ; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le ministère changea ; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite qui accompagnait le magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais: il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères qui écorchait le Chinois; tout fut reconnu; le magistrat ne sut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier ministre; on lui conta la chose; il fit donner de l'argent & des habits au chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

Les jésuites de France missionnaires secrets à la Chine dérobèrent, il y a environ trente ans, un enfant de Kanton à ses parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur cou-

vent de la rue St Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il sait parfaitement le français & le chinois, & il est assez savant. M. *Bertin*, contrôleur général & depuis secrétaire d'État, le renvoya à la Chine en 1763, après l'abolissement des jésuites.

Il s'appelle *Ko*; il signe *Ko*, jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur *Kien-Long* a conservé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la religion, & de causer le moindre trouble dans l'empire.

Le jésuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des manuscrits de sa composition intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin.* Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon*.

L'auteur se déchaîne contre tous les philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre martyr de JESUS-CHRIST à un prince du sang tartare que les jésuites avaient séduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* se vante de faire beaucoup de néophytes : c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un seigneur russe, indigné

de cette insolence jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire parvenir à Pékin au président du tribunal des rites un extrait en chinois de ce mémoire, qui puisse faire connaître le nommé *Ko* & les autres jésuites qui travaillent avec lui.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Avertissement des éditeurs. 2
INTRODUCTION *aux questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs.* 3
Avertissement de la collection intitulée: L'OPINION EN ALPHABET. 10
A 11
A B C, *ou* ALPHABET. 18
ABBAYE. SECTION I. 26
SECTION II. 34
ABBÉ. 38
ABEILLES. 40
ABRAHAM. SECTION I. 46
SECTION II. 55
SECTION III. 61
ABUS. 69
ABUS DES MOTS. 73
ACADÉMIE. 77
ADAM. SECTION I. 82
SECTION II. 88
SECTION III. 89
ADORER. *Culte de latrie. Chanson attribuée à* JESUS-CHRIST. *Danse sacrée. Cérémonies.* 92

ADULTÈRE. 99
Suite du chapitre sur l'adultère. 110
AFFIRMATION PAR SERMENT. 113
AGAR. 114
AGE. 116
Calcul de la vie. 119
AGRICULTURE. 123
Des livres pseudonymes sur l'économie générale. 125
De l'exportation des grains. 128
De la grande & petite culture. *ibid.*
Des défrichemens. 130
De la grande protection due à l'agriculture. 132
AIR. SECTION I. 137
Raisons de ceux qui nient l'air. 139
SECTION II. *Vapeurs, exhalaisons.* 142
Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste. 146
De la puissance des vapeurs. 147
ALCHIMISTE. 148
ALCORAN, OU PLUTÔT LE KORAN. SECTION I. 151
SECTION II. 158
ALEXANDRE. 164
ALEXANDRIE. 173
ALGER. 177
ALLÉGORIES. 181

ALMANACH. 186
ALOUETTE. 193
AMAZONES. 195
AME. SECTION I. 200
SECTION II. *Des doutes de Locke sur l'ame.* 209
SECTION III. *De l'ame des bêtes & de quelques idées creuses.* 212
SECTION IV. *Sur l'ame & sur nos ignorances.* 218
SECTION V. *Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.* 221
SECTION VI. *Du besoin de la révélation.* 224
SECTION VII. *Des ames des sots & des monstres.* 227
SECTION VIII. 230
SECTION IX. 239
SECTION X. *De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.* FRAGMENT. 249
SECTION XI. 251
AMÉRIQUE. 262
AMITIÉ. 264
AMOUR. 266
AMOUR DE DIEU. 270
AMOUR-PROPRE. 274
AMOUR SOCRATIQUE. 276

AMPLIFICATION. 283
ANA, ANECDOTES. 298
Anecdote hasardée de du Haillan. 307
Anecdote sur Charles-Quint. 308
Autre anecdote plus hasardée. *ibid.*
Anecdote sur Henri IV. *ibid.*
De l'abjuration de Henri IV. 309
Autre bévue sur Henri IV. 310
Bévue sur le maréchal d'Ancre. 311
Anecdotes sur l'homme au masque de fer. 313
Anecdote sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances. 321
Petite anecdote. 322
Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu. *ibid.*
Autres Anecdotes. 325
Anecdote ridicule sur Théodoric. 327
Anecdote sur le maréchal de Luxembourg. 328
Anecdote sur Louis XIV. 329
Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes. 330
Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite. 338
Autre anecdote sur un Jésuite chinois. 340

Fin de la table.

22 7/i (52)
S

AB: 22 7/i (52)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51112/fragment/page=0359

UVRES

MPLETES

DE

VOLTAIRE.

NQUANTE-DEUXIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSSLA

DEUX-PONTS,

ON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51112/fragment/page=0361